

# ledélit

McGill DAILY ledélit

**DPS SPD**

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY  
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill  
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.



**ON RECRUTE!**

**2 illustrateur·rice·s**

Intéressé·e? Envoie un courriel à  
[rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com) avant le 10  
septembre.

## Le regard du *Délit*

Comme chaque année depuis plus de 40 ans, la rentrée des classes est synonyme de la parution d'une nouvelle édition du *Délit*. Pour certains, ce sont les retrouvailles d'une publication qui les tient au courant de l'actualité du campus, pour d'autres c'est la découverte d'une vie étudiante francophone à McGill. Pour les membres du conseil éditorial, c'est surtout le retour des cogitations sur le prochain article, des entrevues avec les professeurs, des échanges avec nos contributeurs et des heures passées à réécrire la même phrase. Si l'équipe donne autant de soi dans chaque étape de la rédaction, ce n'est certainement pas pour le salaire exorbitant que reçoivent les éditeurs. Non, l'enthousiasme de l'équipe puise ses sources en d'autres courants, et le premier tient de la responsabilité qu'ils ont à l'égard de ce qu'ont construit les éditeurs précédents. Ces personnes, qui, tout comme nous, y ont investi des heures et versé tout leur cœur. Le deuxième, tient de la responsabilité de contribuer à la mémoire collective mcgilloise, en fournissant une documentation vivante de ce qu'est l'Université, et son évolution.

L'équipe du *Délit* n'est pas simplement liée par le fait de produire ensemble chaque semaine, mais aussi par le fait de partager des habitudes, un quotidien, des idées, ainsi qu'une curiosité pour le monde qui nous entoure. Chaque éditeur et éditrice se révèle peu à peu être un organe indispensable au bon fonctionnement de l'organisme qu'est *Le Délit*. En revanche, cet organe ne limite pas l'éditeur simplement à son rôle dans la chaîne de production. *Le Délit* se veut plutôt être le médium de l'épanouissement intellectuel et culturel de chacun : si un éditeur souhaite s'informer et pousser davantage sur un sujet donné, il est libre de s'y plonger, de choisir ses articles, ainsi que les défis qui les accompagnent. C'est d'ailleurs au nom de cette idée que *Le Délit* détient une « section tournante », qui peut être modelée chaque semestre par les volontés et ambitions du conseil éditorial. Elle a d'ailleurs traité le sujet de l'environnement le semestre dernier.

On ne peut comprendre ce qu'est *Le Délit*, qu'en le lisant dans un premier temps, et en y contribuant dans un deuxième. Toutefois, il convient peut-être de l'introduire en explicitant ce qu'est son mandat ; ce pour quoi il existe. Certes, comme tout journal, *Le Délit* est un média d'information et de partage. Et en tant que journal étudiant, il est au service

de la population de McGill et se concentre sur les enjeux du campus. Mais avant tout, ce pour quoi *Le Délit* existe est la langue française et tout ce qui s'y cache. Rappelons le premier éditorial de notre journal : « Une édition francophone ne peut avoir qu'un effet positif car elle permettra l'expression des sentiments d'une minorité culturelle en Amérique, qui est majoritaire au Québec. Ainsi, les anglophones seront à même de mieux comprendre certaines aspirations de leurs voisins. » Sur le campus, nous sommes la voix de ce qui est vécu en français, et nous avons le devoir de le partager avec autrui. Notre première responsabilité est d'être le contrepoids des pouvoirs déjà en place. Ainsi, nous abordons les enjeux qui touchent notre communauté à l'intersection de notre identité de francophone et d'étudiant : le but étant de poser un regard qui se distingue de la bulle anglophone lorsque l'administration de McGill prend une décision, et d'avoir une approche nuancée lorsqu'il en vient à celles de l'Assemblée Nationale.

Si la présentation de l'information objective n'existe pas, *Le Délit* tente de naviguer à travers les événements du quotidien en laissant de côté les interprétations faussées et politisées que connaît notre monde. Les événements graves, lourds de sens et lourds de peines exacerbent chaque jour un peu plus les ressentiments et perceptions individuelles ; agir en tant que journal étudiant au sein de la communauté mcgilloise et de la société québécoise correspond donc à un exercice complexe et sensible, mais qui est également enrichissant et instructif sur l'état de notre monde pour nos aspirants journalistes.

Agir en tant que journal étudiant, c'est aussi décider ouvertement de couvrir les sujets qui nous tiennent à cœur, de porter des valeurs en lesquelles nous croyons et des opinions que nous défendons. La première est avant tout la défense du « dialogue et de l'expression de points de vue différents dans un contexte de respect et de reconnaissance des droits individuels et collectifs et de non-discrimination fondée notamment sur le genre, l'orientation sexuelle, l'origine raciale, les aptitudes physiques et les croyances religieuses. » Cette année, l'équipe éditoriale se donne le devoir de soutenir ces valeurs, et vous invite tous et toutes à participer et contribuer à cette mission si vous sentez qu'elle résonne en vous. ☺

VINCENT MARAVAL

Rédacteur en chef

MALO SALMON

Coordonnateur de la correction

### RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107  
Montréal (Québec) H3A 1B5  
Téléphone : +1 514 398-6790

### Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com  
Vincent Maraval

### Actualités

actualites@delitfrancais.com  
Titouan Paux  
Ysandre Beaulieu  
Vacant

### Culture

artsculture@delitfrancais.com  
Harantxa Jean  
Béatrice Poirier-Pouliot

### Société

societe@delitfrancais.com  
Jeanne Marengère  
Anouchka Debionne

### Environnement

environnement@delitfrancais.com  
Juliette Elie  
Adèle Doat

### Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com  
Jade Lè

### Visuel

visuel@delitfrancais.com  
Vacant  
Vacant

### Photographe

visuel@delitfrancais.com  
Margaux Thomas

### Coordonnateur de la correction

correction@delitfrancais.com  
Malo Salmon  
Vacant

### Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com  
Camélia Bakouri  
Elie Nguyen

### Contributeur-riche-s

Lara Cevasco, Carissa Tran, Eileen Davidson

### Couverture

Clément Veysset

### BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

### Publicité et direction générale

Letty Matteo

### Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

### Support graphique et technique

Alice Postovskiy

### Comptable

Andrea Gluck

### The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com  
India Mosca

### Conseil d'administration de la SPD

India Mosca, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Jade Lè,  
Vincent Maraval, Letty Matteo.

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. *Le Délit* n'est pas affilié à l'Université McGill.

*Le Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

*Le Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

## Ce que vous avez manqué cet été

Trois événements qui ont marqué l'été montréalais.

YSANDRE BEAULIEU  
Éditrice Actualités

### MISE À JOUR : MÈRES MOHAWKS

Au cours de l'été, des avancées ont été faites dans la dispute légale entre les Mères Mohawks et l'Université McGill concernant les fouilles tenues sur le terrain de l'hôpital Royal Victoria. Tandis que l'Université tente d'entreprendre des travaux de développement sur l'espace anciennement occupé par l'hôpital Royal Victoria, les Mères Mohawks s'opposent aux fouilles, qu'elles considèrent être hâtives, considérant la possible présence de tombes non marquées sur le terrain.

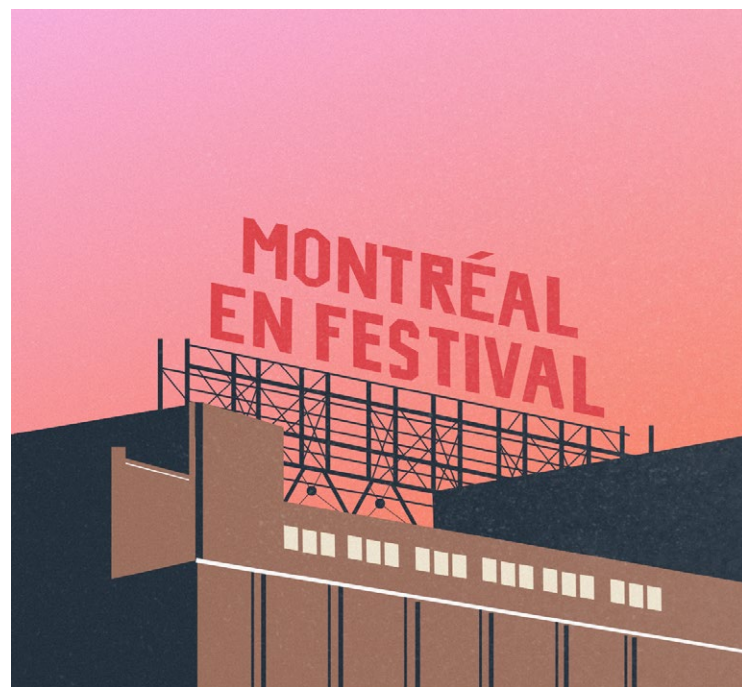
En novembre 2023, un jugement de la Cour supérieure du Québec avait contraint l'Université à poursuivre ses excavations sous la supervision d'un panel indépendant d'archéologues. Ce 16 août 2024, cette décision a été infirmée par la cour d'appel du Québec. L'aboutissement de cette dispute permettra donc à McGill de poursuivre ses fouilles sans la présence du panel indépendant d'experts en archéologie qui avait été mandaté par la cour.



### PLACE AUX INONDATIONS

Alors que l'été 2023 a été marqué par des feux de forêt sans précédent, ce sont les ouragans et la pluie qui auront rythmé le quotidien des montréalais cet été. En effet, les vestiges de l'ouragan Beryl ont frappé Montréal le 10 juillet dernier. En 24 heures, 80 mm de pluie ont recouvert la ville par endroits, un chiffre variant d'arrondissement en arrondissement, mais avec des effets tout de même impressionnants : des sous-sols remplis d'eau, des autoroutes fermées, et des mesures d'urgence déclarées.

La ville se remettait tranquillement du déluge, lorsqu'un mois plus tard, le 9 août, la tempête tropicale Debby a déferlé sur Montréal. En plus des inondations causées par les 140 mm de pluie tombés, plus de 550 000 foyers ont été victimes de pannes de courant, certains d'entre eux pendant plusieurs jours.



ILLUSTRATIONS : YSANDRE BEAULIEU | LE DÉLIT

### MONTRÉAL EN FESTIVAL

L'été à Montréal introduit la saison des festivals, qui s'enchaînent les uns à la suite des autres, imprégnant la ville d'une énergie indescriptible. Comme chaque année, les événements culturels gratuits rendent encore plus attrayant l'été à Montréal, avec les Francofolies, les Nuits d'Afrique, ou encore le Festival international de Jazz de Montréal, qui offrent à tous les curieux des expériences inoubliables. Cet été, la grandeur et la beauté des concerts gratuits, notamment celui interprété au pied du Mont-Royal par l'Orchestre Métropolitain et la pianiste Alexandra Stréliski, manifestent une belle volonté de faire découvrir et briller le talent d'ici.

Pour plusieurs Montréalais, ce sont les festivals et leur ambiance électrique qui auront marqué leur été. Les foules étaient au rendez-vous pour assister aux performances des artistes à Osheaga, observer les couchers de soleil au Parc Jean-Drapeau lors du Pknic Électronik, ou découvrir les représentations électriques des Nuits d'Afrique. C'était à en oublier la canicule, devenue synonyme de vacances! ☺

# 74 jours d'occupation

## Une chronologie du campement pro-palestinien à McGill.

YSANDRE BEAULIEU  
Éditrice Actualités

**L**e *Délit* revient sur les faits concernant le campement pro-palestinien, en vous offrant une chronologie non-exhaustive des événements qui se sont déroulés au cours de ces 74 jours d'occupation.

**27 avril** - Début du campement sur la partie inférieure du campus de l'Université, notamment mené par les organismes *Solidarity for Palestinian and Human Rights* (SPHR), et SPHR Concordia. Les groupes, qui s'identifient comme mouvements d'étudiants issus des universités McGill et Concordia, déclarent le campement « zone libérée », en y installant des tentes et des grillages en guise de délimitation. Leurs revendications sont claires : le désinvestissement des fonds des deux universités envers les compagnies « financant le génocide et l'apartheid en Israël (tdlr) » et la fin de toute relation académique entre les universités et Israël.

**27 avril** - Le campement fait appel au soutien de la communauté, demandant à ceux et celles qui peuvent se le permettre d'apporter de l'eau, de la nourriture, et du matériel. Les membres du campement incitent également les étudiants à se joindre à eux pour accroître leur présence sur le campus. Ces appels font augmenter le campement d'une vingtaine de tentes, à plus d'une cinquantaine d'entre elles. Dès les premiers jours du campement, la présence policière augmente sur le campus.

**29 avril** - Dans un courriel adressé à la communauté mcgilloise, Deep Saini, président et vice-chancelier de l'Université McGill, déplore le comportement des manifestants, citant des commentaires antisémites et affirmant que leur présence sur les terrains privés de l'Université

enfreint non seulement ses politiques, mais également la loi. Saini affirme également avoir essayé d'établir une entente en dialoguant avec les représentants étudiants du mouvement, sans succès.

**1er mai** - L'administration de McGill propose aux manifestants de les convier à un forum pour discuter de leurs demandes, à la condition qu'ils abandonnent le campement de manière permanente.

**2 mai** - Une manifestation pro-Israël s'organise devant le portail Roddick, pour contester le campement. Les manifestants remplissent la rue Sherbrooke, tandis que des contre-manifestants pro-palestiniens s'organisent de l'autre côté du grillage. Une présence policière importante sur le campus et dans les rues environnantes se fait remarquer dès le début des rassemblements, et les tensions augmentent au cours de la journée. Les manifestants sont séparés non seulement par le grillage et par les policiers, mais aussi par des bénévoles du campement, identifiés par des dossards jaunes. Les manifestations restent pacifiques, et les foules se dispersent en soirée.

**10 mai** - McGill annonce son intention de déposer une injonction demandant le droit de démanteler le campement, et d'obtenir, si nécessaire, l'assistance du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) pour ce faire. L'Université cite plusieurs raisons, dont des inquiétudes vis-à-vis la santé et la sécurité publique, des tensions grandissantes, et le dérangement causé par la présence des manifestants.

**15 mai** - La demande d'injonction provisoire se rend jusqu'à la Cour supérieure du Québec, qui décide de rejeter la demande de McGill, citant l'absence d'incident violent depuis le début de sa mise en place. Le juge, Marc

St-Pierre, justifie cette décision en expliquant qu'une injonction ne peut être préventive et que les risques à la santé et à la sécurité publique cités par l'Université ne se sont pas matérialisés.

**26 mai** - Au cours d'un événement pro-palestinien sur le campus lors duquel s'est mobilisé le SPVM, un portrait d'un politicien israélien « vêtu d'un vêtement à rayures évoquant un uniforme de prisonnier » est suspendu, comme l'explique un courriel du recteur à la communauté mcgilloise. L'incident est rapporté au SPVM, qui n'intervient pas.

**29 mai** - Dans un courriel, Deep Saini dénonce des méthodes qu'il qualifie de « coercitives et discriminatoires ». À l'appui, il mentionne l'incident du 26 mai et associe le vêtement à rayures, à l'uniforme revêtu par des millions de juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. D'autres incidents sont décrits. Parmi eux, le harcèlement de certains membres du personnel de l'administration et des graffitis « blasphématoires » sur des murs des bureaux de l'Université.

**6 juin** - Occupation du bâtiment James McGill. Vers 16h00, un groupe pénètre dans le bâtiment, s'y barricade, et dessine des graffitis sur les murs. Près d'une heure plus tard, c'est l'arrivée d'une présence policière, qui, vers 19h30, disperse la foule qui bloque l'accès à l'entrée du bâtiment.

**10 juin** - L'Université McGill émet une nouvelle proposition, qui est refusée par les manifestants. Celle-ci inclut quatre éléments : un examen de la possibilité de désinvestir dans des entreprises de fabrication d'armes ; une divulgation de tous les placements de l'Université (incluant ceux inférieurs à 500 000 dollars); une prise en compte accrue des institutions et des intellectuels palestiniens et une offre de soutien, notamment financier, aux universitaires déplacés sous les auspices du réseau *Scholars at Risk*, ainsi qu'une amnistie pour les personnes qui occupent le campement.

**14 juin** - Selon une porte-parole du campement, l'Université refuse de répondre à l'appel des manifestants et de poursuivre les négociations.

**17 juin** - Dans un courriel destiné aux étudiants de McGill, Deep Saini dénonce le programme d'été révolutionnaire de la SPHR, citant l'imagerie violente utilisée sur ses tracts (un individu portant un fusil automatique). Il demande également à l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM) de dénoncer le programme, et de rompre tout lien avec la SPHR qui est inclus dans sa liste de

clubs affiliés, le cas échéant étant interprété par l'Université comme support de la SPHR.

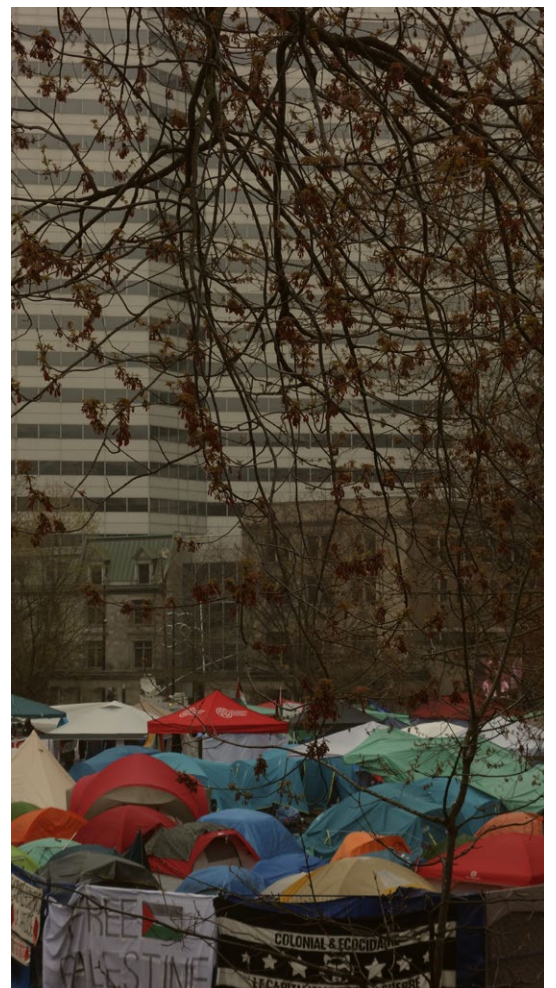
**2 juillet** - Sur leurs réseaux sociaux, le mouvement SPHR dénonce le manque de volonté de l'Université de répondre à leurs demandes, et déplore sa décision de cesser toute négociation.

**5 juillet** - Des manifestants commettent des actes de vandalisme, « fracassant des vitres et les tapissant de graffitis où l'on pouvait lire slogans et obscénités », menant à l'arrestation d'un individu.

**9 juillet** - SPHR émet un communiqué de presse dénonçant la réaction de McGill face à la mobilisation étudiante, notamment leurs négociations menées « de mauvaise foi » avec les représentants du campement et leurs tentatives de diviser l'*intifada*.

**10 juillet** - Le campement pro-palestinien reste en place jusqu'au 10 juillet, lorsqu'une firme de sécurité privée, engagée par l'Université, initie son démantèlement. Dans un courriel diffusé à l'ensemble de la communauté mcgilloise, le recteur de l'Université, Deep Saini, annonce le démantèlement du campement situé sur la partie inférieure du campus, citant « de nombreux graffitis haineux et menaçants » et « des risques importants en matière d'hygiène, de sécurité et d'incendie ».

À la suite du démantèlement du campement, le campus est partiellement fermé avec une réouverture graduelle au cours de laquelle les points d'entrée sont limités aux individus détenant une permission. À partir du 5 août, le campus est accessible à tout le monde entre 6h et 22h, ainsi qu'aux membres du per-



YSANDRE BEAULIEU | LE DÉLIT

sonnel et aux étudiants détenant une carte d'identité de l'Université en dehors de ces heures.

Malgré le démantèlement du campement, les tensions persistent sur le campus. Il est difficile de prédire les formes qu'elles prendront une fois les cours commencés. Cependant il est clair que des efforts importants de la part de la communauté mcgilloise seront nécessaires pour rétablir la stabilité. ☹



# Plonger dans l'esprit des Jeux Paralympiques

Entretien avec la nageuse paralympique canadienne Sabrina Duchesne.

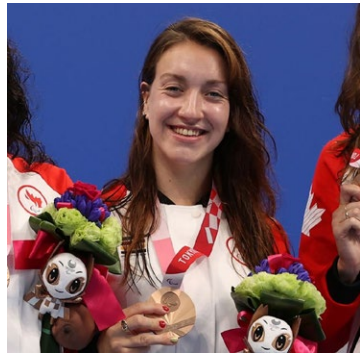
TITOUAN PAUX  
Éditeur Actualités

Après les Jeux Olympiques de Paris 2024, le spectacle continue ce 28 août avec la cérémonie d'ouverture des Jeux Paralympiques, qui auront lieu jusqu'au 8 septembre prochain. Moins suivis que les Jeux Olympiques, cet événement sera organisé pour la première fois dans la capitale française et s'annonce déjà historique : 4400 athlètes, 22 sports et pas moins de 168 délégations, soit quatre de plus que lors des Jeux de Tokyo 2020. Les sites Paralympiques compteront des monuments parisiens iconiques, tels que le Grand Palais et le Château de Versailles. Par ailleurs, la cérémonie d'ouverture promet un spectacle grandiose, entre la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Le Canada espère se démarquer suite à ses performances admirables aux Jeux Olympiques, lors desquels il s'est emparé de 27 médailles, dont neuf en or, un record.

*Le Délit* s'est entretenu avec Sabrina Duchesne, nageuse paralympique de l'équipe canadienne ayant participé aux Jeux de Rio 2016 et Tokyo 2020. Lors de ces derniers, Sabrina Duchesne a offert une performance remarquable, obtenant une médaille de bronze lors du relais 4x100 mètres nage libre avec ses coéquipières canadiennes. Individuellement, elle a terminé cinquième au 400 mètres nage libre. En 2023, elle a remporté le bronze aux championnats du monde de para-natation lors du 400 mètres nage libre, une performance inédite dans sa carrière. Duchesne est originaire de la ville de Québec et étudie actuellement la criminologie à l'Université Laval, où elle performe également au sein du club de natation de l'Université.

L'athlète est atteinte de dymparésie spastique, une forme particulière



**SABRINA DUCHESNE** de paralysie cérébrale qui affecte ses membres inférieurs depuis sa naissance : « Je marche avec la jambe gauche orientée vers l'intérieur. C'est vraiment une question de démarche : mon équilibre n'est pas optimal, il arrive que je le perde. Je suis tout de même capable de marcher, de me tenir debout, et de me déplacer sans problème. Dans l'eau, je nage avec le haut de mon corps. Mes jambes, je m'en sers seulement pour garder une certaine stabilité. Je fais des mouvements légers pour les garder à la surface. »

## Que signifient les Jeux Paralympiques ?

Les Jeux Paralympiques comptent beaucoup pour Duchesne sur le plan personnel. Elle raconte que les Jeux ont suscité chez elle des émotions jamais ressenties : « Quand tu es introduit au monde des Jeux, ou de la para-natation en général, cela représente énormément, tu te rends compte que tu n'es pas seule. Ça suscite un petit peu un sentiment d'appartenance à un autre monde. Parce que quand on arrive dans le village paralympique, on n'est pas une minorité, on est une majorité. Tout le monde a un handicap. La minorité, ce sont ceux qui n'en ont pas, les bénévoles par exemple. C'est réconfortant, d'une certaine manière. » Les Jeux l'ont aussi aidée à faire des rencontres marquantes qui perdurent depuis son arrivée au sein de l'équipe cana-

dienne en 2015 : « J'ai créé de fortes amitiés en étant dans l'équipe paralympique canadienne. J'y ai connu mes meilleurs amis. »

Duchesne décrypte également le rôle particulier de l'handicap dans le développement de relations interpersonnelles et dans le milieu sportif : « Entre personnes qui ont un handicap, on se comprend mieux. Il est clair que si je parle à ma famille, ils comprennent le fait que j'ai un handicap. Mais c'est différent d'entretenir une relation avec quelqu'un qui nous connaît bien mais qui est également dans la même situation que nous. Les liens créés sont très forts. »

## Les Jeux Paralympiques : un manque de reconnaissance ?

Duchesne estime que les Jeux Paralympiques sont toujours victimes d'une méconnaissance importante de la part de son auditoire : « Je pense qu'il y a beaucoup de monde qui ne savent même pas ce que signifie le mot "paralympique". C'est évident qu'il y a beaucoup d'éducation à faire à ce propos. Beaucoup de gens ne connaissent même pas le logo des Jeux Paralympiques (les trois petites vagues). » En outre, Duchesne reste sceptique quant aux conséquences des décisions organisationnelles pour les Jeux, notamment concernant les dates de l'événement. Elle considère que le fait que les Paralympiques soient organisés un mois après les Jeux Olympiques contribue à la perte de la ferveur olympique estivale. Les spectateurs sont souvent moins énergiques et résolus lorsqu'il s'agit de soutenir les para-athlètes. Par ailleurs, le fait que le début des Jeux Paralympique coïncide avec la fin des vacances d'été et donc la reprise des cours s'avère un obstacle supplémentaire qui nuit à la visi-

bilité des Jeux : « Il est clair que les Paralympiques n'ont pas la visibilité qu'ils méritent. Pendant l'été, les gens sont tellement dans l'esprit des Jeux olympiques, ils les regardent, ils passent de très bons moments. Les Paralympiques, c'est en début de session d'école, en début de reprise du travail, ça complique les choses. »

Selon les comités d'organisation, le choix d'organiser les Jeux Paralympiques suite aux Jeux Olympiques semble avant tout avoir été fait dans une volonté de respecter les athlètes paralympiques afin de permettre une plus grande médiatisation de ces Jeux. Paris 2024 déclare également que des raisons logistiques expliquent ce choix, puisque les installations de logement et les infrastructures de sport devraient tout simplement

« Quand tu es introduit au monde des Jeux, ou de la para-natation en général, cela représente énormément, tu te rends compte que tu n'es pas seule »

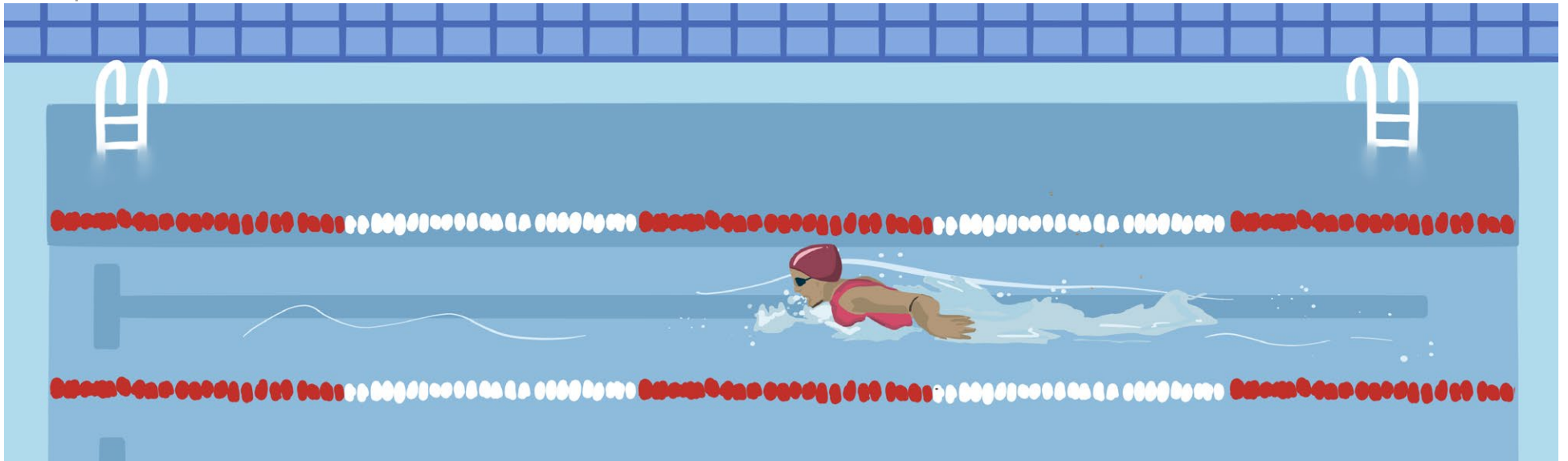
Sabrina Duchesne, Nageuse paralympique canadienne

voir leurs capacités doubler. Cité dans un article du site des Jeux de Paris 2024, Andrew Parsons, président du comité international paralympique, explique que « les Jeux Paralympiques sont un moment unique de célébration des athlètes paralympiques. C'est leur moment ! Faire un événement unique banaliserait ou noierait les performances exceptionnelles de ces athlètes qui méritent toute notre attention ». Cependant, selon Duchesne, la couverture médiatique des Jeux est un autre élément important qui explique leur moindre popularité, puisque les médias, notamment les chaînes de télévision, semblent être moins attirés par les Paralympiques que par les Olympiques.

## Quels objectifs pour Paris ?

Bien que Duchesne révèle avoir un objectif de médaille, elle reste pragmatique et avoue vouloir par-dessus tout profiter de ces Jeux au maximum : « C'est sûr qu'une médaille, en individuel, au 400 mètres nage libre, c'est un gros objectif. Mais je ne veux pas me mettre cette pression. Je veux juste me dire que je vais passer de bons moments. Honnêtement, c'est quand je m'amuse que je performe le mieux. Je ne sais pas si ce seront mes derniers Jeux ou pas. Tout ce que je veux, c'est profiter de l'expérience, y prendre plaisir, et savoir qu'après mon épreuve, je pourrai me dire : "OK j'ai fait tout ce que je pouvais, j'ai performé au maximum." »

JADE LE | LE DÉLIT



## Quand on a 20 ans, on doute, on tombe et on apprend

Voyage au cœur de parcours d'étudiantes à McGill.

ANOUCHKA DEBIONNE  
Éditrice Enquête

Le 20 août 2024. Sous les nuages gris de fin d'été montréalais, le campus du centre-ville reprend l'accueil annuel des nouveaux arrivants. Chaque année, plus de 6 000 étudiants âgés pour la plupart de 17 à 20 ans entrent dans leur première année universitaire à McGill. Ces premiers pas dans la vie autonome sont accompagnés des premiers doutes. Est-ce qu'on se lance dans des études parce que c'est la suite logique du secondaire, cégep, lycée? Est-ce que l'on vient y creuser une passion, une curiosité, y chercher un diplôme ou une éducation à la vie adulte? Erik Erikson, psychanalyste germano-américain du 20e siècle, théorise l'entrée dans « l'âge adulte » comme un stade d'exploration et d'affirmation de l'identité, autant académique qu'idéologique. À McGill, la plupart des nouveaux étudiants ne doutent pas de leur capacité à poursuivre des études rigoureuses, dans un cadre académique prestigieux. La fin des années d'enseignement obligatoire annonce, cependant, le début de questions existentielles sur la place que ces jeunes souhaitent occuper dans le monde des adultes.

Le Délit a interrogé cinq étudiantes à McGill en sciences cognitives et sociales sur leur parcours universitaire, afin d'explorer leurs doutes et les remises en question qui en ont découlé.

### Une entrée en matière motivée

Toutes les étudiantes interrogées ont choisi une majeure dans un domaine qui les intéresse. Aucune n'a entrepris des études que pour les débouchés qu'elles offrent ou pour satisfaire les attentes de leurs parents. Certaines, comme Samah, ont développé un intérêt pour leur majeure au cours de leur scolarité pré-universitaire : « Mes parents ne m'ont jamais mis de pression pour suivre un cheminement particulier, j'ai poursuivi mes études en psychologie car c'est une matière qui m'intéresse depuis mes premiers cours en secondaire cinq. » Gabriela et Kira, qui ont toutes deux choisi une majeure en linguistique, ont passé beaucoup de temps à apprendre des langues, à l'école et de façon autonome. « Pour moi, la suite logique du lycée était de continuer des études qui me permettent d'enrichir mes compétences linguistiques et d'apprendre de nouvelles langues » affirme Gabriela. Le choix de McGill a semblé évident pour certaines des étudiantes interrogées car l'université offre des programmes qu'elles n'avaient trouvés nulle part ailleurs.

Juliette a choisi les neurosciences parce qu'elle voulait un programme interdisciplinaire, qui lui permet d'explorer la psychologie de façon scientifique.

qui entreprend une double majeure histoire et sciences politiques, n'avait pas les préalables pour postuler en Honours mais était consciente que graduer d'un tel programme était avantageux pour intégrer la maîtrise.



JADE LE | LE DÉLIT

### Quand les pistes se brouillent

Les doutes ont nourri le parcours de toutes et chacune, que ce soit dans le choix des cours, des mineures, ou du choix de l'université. Samah n'a pas douté du métier de psychologue pour lequel elle fait des études, mais

Pour Kira, les doutes se sont concentrés autour de son choix de faculté : baccalauréat d'arts uniquement ou baccalauréat d'arts et sciences? « J'ai aimé qu'on puisse ajouter une deuxième majeure, que je puisse étudier deux sujets différents et complémentaires. J'aime mes cours, mais je ne

**« Je pense que c'est la philosophie de cette université : c'est à toi d'aller chercher des opportunités, pas à elle de venir te les présenter! »**

regrette son choix de parcours pour arriver au doctorat. « Je me suis demandée si je n'aurais pas mieux fait d'étudier les sciences naturelles et de passer par un programme en santé plutôt que par la Faculté d'arts. Si je ne suis pas prise au doctorat, j'aurais aimé avoir des options plus en santé comme l'ergothérapie. » Pour d'autres, les doutes naissent après avoir choisi des études par passion. Lorsque le domaine d'études n'a pas de débouchés prédéfinis, comme en sciences cognitives, l'avenir peut faire peur. « D'un autre côté, je pense que ça offre aussi plus de liberté! », s'enthousiasme Amélia.

La candidature en Honours lors de la deuxième année est un nouveau choix qui peut faire douter. Jeanne,

Certaines ont entrepris une mineure par complémentarité avec leur majeure, d'autres pour combler un intérêt adjacent. « Un de mes objectifs dans la vie était d'apprendre l'arabe, alors j'ai changé ma mineure en sociologie pour une mineure en études islamiques » raconte Samah. Pour Amélia, le choix des mineures a pris son sens en deuxième année : « J'avais eu le temps de m'habituer au système de sélection de cours et préalables, donc j'en avais une meilleure compréhension et j'ai pu aiguiller mon choix vers celle qui proposait le plus de cours que je trouvais intéressants : l'étude du genre. »

### Le clash de la réalité universitaire

La façon dont un sujet est enseigné à l'université ne correspond pas nécessairement aux attentes des étudiants en première année. Juliette a senti un décalage avec le reste de sa cohorte en neurosciences, lorsqu'elle s'est rendu compte que la plupart avaient choisi neurosciences plus comme pont vers la médecine plutôt que par intérêt pour cette matière. Le manque d'intérêt pour certains des cours, la performance et la compétition ont aussi fait partie de sa réalité universitaire. « Je n'ai pas trouvé ma place dans la recherche, qui est selon moi disproportionnellement valorisée à McGill. » Juliette ajoute que ses doutes se sont propagés à son choix d'université, incertaine de sa place dans le monde anglophone de McGill et dans une cohorte internationale qui semblait déjà se connaître après UO (« l'année 0 ») et la vie en résidence. « J'ai aussi eu le sentiment que la plupart des étudiants à McGill ne sont que de passage à Montréal. »

Pour Gabriela, l'enseignement de la linguistique n'était pas ce à quoi elle s'attendait. « J'avais envie d'étudier la langue comme outil de liaison entre les gens, et les cours à McGill m'ont enseigné l'étude scientifique de la structure de la langue. » Elle a senti un manque de place pour une réflexion culturelle. « J'ai commencé par une mineure en allemand puis en russe, mais je trouve que l'enseignement des langues à l'université donne trop d'importance à la grammaire au détriment de l'utilité communicationnelle. C'est comme ça que j'ai découvert que je préfère apprendre les langues par moi-même, à mon propre rythme. » C'est en tâtonnant dans les départements de langues qu'elle a finalement trouvé une mineure en études de l'Amérique latine, pour lesquelles elle s'est découverte une passion : « Si je l'avais découvert plus tôt, je l'aurais changé pour une majeure! » Ce département multidisciplinaire lui a permis

d'accéder à ce qu'elle cherchait dans l'étude des langues : développer des réflexions sur sa culture brésilienne, ses origines - par le biais de la littérature, l'anthropologie et les sciences politiques.

### « Ce que j'aurais aimé savoir lors de ma première année »

Tout parcours est semé de doutes et regrets, que les étudiants voient souvent comme des apprentissages qui s'avèrent fructueux pour la suite. La plupart des regrets sont liés au manque de connaissance du système de McGill. « J'aurais aimé savoir plus tôt que l'on peut prendre une mineure en Faculté de sciences, et que des bourses sont accessibles pour rémunérer la recherche que l'on fait avec des professeurs de McGill, comme l'ASEF [Art Student Employment Fund, Fond d'Emploi pour les Étudiants en Art, ndlr] par exemple. Ces deux informations ne sont pas assez communiquées par la Faculté des arts selon moi », regrette Samah. « Je pense que c'est la philosophie de cette université : c'est à toi d'aller chercher des opportunités, ce n'est pas elle qui va venir te les présenter! » Amélia partage ce regret et ajoute avoir eu peur d'utiliser les ressources que propose la faculté pour les stages, les aides ou la vie étudiante. Kira offre comme conseil d'être prudent avec les avis d'autres étudiants et des conseillers académiques. « Chaque programme est différent et chaque parcours unique, alors ne t'inquiète pas si le tien ne ressemble pas à celui d'autres! » Les doutes de Juliette ont été relativisés lors de son échange étudiant à Copenhague. Elle a pu découvrir une autre université qui ne partage pas le côté compétitif de McGill. « J'ai témoigné d'une jeunesse qui prend le temps de choisir et de vivre sa vingtaine, dans une culture où les années sabbatiques sont complètement normales. »

Le manque de soutien et de conseil académique à McGill semble être un regret commun à plusieurs étudiants, qui ont chacun mené un parcours unique semé de doutes. Écouter le témoignage d'autres qui ont déjà traversé des épreuves similaires peut se révéler clé dans le développement du parcours universitaire. Le podcast *Nouvel Oeil*, par exemple, tente de répondre aux questionnements du début de la vingtaine sur la confiance en soi, la liberté, l'amour, l'écologie, à travers le parcours inspirant de personnalités qui ont elles aussi traversé des doutes lors de leur parcours personnel et professionnel. ☺

# S'enrichir l'esprit à en oublier son privilège

Voyager dans la vingtaine, c'est une chance.

JEANNE MARANGÈRE  
Éditrice Opinion

Cet été, j'ai eu la chance de pouvoir partir en voyage pendant un mois et demi. Pour tout vous dire, c'est un heureux concours de circonstances : les étoiles se sont alignées en ma faveur, ce qui m'a permis de prendre un mois de vacances que j'ai pu passer en Europe. À l'instant même, j'y suis toujours, et tous les jours, je me répète que c'est un privilège immense que de pouvoir se permettre de telles vacances, d'une part au niveau financier, et d'une autre en termes de temps.

Je vous rassure, ce n'est pas parce que j'oublie mon privilège que je choisis de réitérer de façon quotidienne ma gratitude de pouvoir voyager. C'est plutôt à cause des discours auxquels j'ai pu être confrontée durant ce voyage, qui m'ont forcée à constater que nombreux-euse sont les voyageur-euse-s de mon âge qui tiennent pour acquis ce privilège – celui-ci est d'ailleurs offert à une infime partie de la population – et qui ont tendance à minimiser la chance qu'ils-elles ont de pouvoir s'offrir de telles expériences à un si jeune âge. Je pense notamment à mes parents, qui ont grandi moins nantis que leurs enfants, et qui n'ont pu se permettre de voyager que passé la trentaine.

## Rome et Selma

Durant les quelques jours que j'ai passés à Rome, j'ai fait la rencontre de Selma\*, jeune voyageuse égyptienne dans sa vingtaine, qui elle aussi voyageait en solo et se trouvait à passer quelques jours en Italie entre deux destinations européennes. C'est elle qui a initié ma réflexion sur le privilège, parce qu'en discutant avec elle, j'ai rapidement remarqué que le discours qu'elle tenait à l'égard des voyages entraînait en contradiction directe avec les conceptions que j'avais rencontrées en ce qui a trait au voyage. Autour d'un café qui nous avait à peine coûté deux euros, elle se plaignait des prix en Italie qu'elle trouvait odieux, des touristes qui, selon elle, rendaient la ville invivable, ainsi que de la chaleur qui était - je lui accorde - accablante. La pauvre Selma, qui en était à sa sixième journée de voyage sur un total d'environ 10 jours, avait déjà hâte de rentrer. Elle avait hâte de rentrer en Égypte non parce qu'elle s'ennuyait de sa famille ou de ses ami-e-s, mais bien parce qu'elle



JEANNE MARANGÈRE | LE DÉLIT

ne reconnaissait pas la beauté ou la grandeur de ce qui se trouvait sous ses yeux et préférait s'attarder sur les quelques problèmes qu'elle avait pu vivre. Pour elle, les petits désagréments du voyage pesaient si lourd dans la balance qu'elle en oubliait de profiter, de saisir tous les

vacances, un sujet qui est revenu à plusieurs reprises lors de nos appels, c'est ce discours qui se propageait au sein de nos entourage qui soulignait qu'après un certain temps en vacances, il était normal d'avoir hâte de rentrer à Montréal, et ce pour

Mais à chaque fois que ces pensées font surface, je me rappelle à quel point j'ai travaillé fort pour m'offrir ces vacances. J'ai de la chance d'avoir un emploi étudiant qui paye assez bien, de ne pas avoir une famille qui dépend de ce salaire, de vivre chez mes parents,

prendre soin d'un parent. Voyager, c'est un privilège qu'on oublie trop souvent.

## Morale de l'histoire

Ce qu'il faut tirer de mon expérience, c'est que chaque voyage, quel que soit sa durée ou sa destination, est une opportunité d'apprentissage bien plus importante que les moments passagers qui nous font remettre en question ce qu'on gagne à voyager. C'est bien plus qu'une simple pause dans notre routine quotidienne, c'est un moment pour grandir, pour découvrir le monde, et surtout, pour mieux se comprendre soi-même. Lorsque je regarde en arrière, je réalise que le voyage n'est pas seulement un luxe matériel, mais aussi un luxe au niveau personnel. C'est une parenthèse dans le quotidien où l'on peut enfin sortir de sa routine, rencontrer de nouvelles personnes, découvrir des cultures, et se reconnecter avec le monde qui nous entoure.

Je ne dis pas que chaque instant du voyage est parfait. Comme Selma a su me le souligner, j'ai moi aussi eu des moments d'agacement, de fatigue et même de frustration face à des imprévus ou des aspects de mon voyage que je n'avais pas anticipés. Malgré tout, ce sont ces quelques complications, ces dérangements, qui donnent tout son relief, toute sa richesse, à l'aventure qu'est le voyage à notre âge. Ils nous rappellent que, même si tout ne se déroule pas toujours comme prévu, ce sont ces souvenirs qui marqueront nos esprits et qui sauront nous faire grandir.

À présent, avec quelques jours encore devant moi en Europe, je me sens pleine de gratitude pour chaque instant vécu, même ceux qui n'étaient pas toujours plaisants. Pour tout vous dire, je dirais même que ce sont ceux pour lesquels je suis la plus reconnaissante, parce que ce sont ces moments qui mettent en perspective toutes les belles choses que j'ai pu vivre et pour lesquelles je suis tant heureuse d'avoir pu faire ce voyage à mon âge. Si je pouvais donner un conseil à toute personne qui voyage, ce serait de toujours se rappeler que ce qu'on vit n'est pas donné à tout le monde, et que ce voyage qui nous a par moment semblé long est profondément formateur parce qu'il a su nous forcer à renoncer à notre confort auquel on est souvent bien trop attaché. ☹

\*nom fictif



JEANNE MARANGÈRE | LE DÉLIT

petits moments et d'en garder des souvenirs mémorables. Parler avec elle a remis en perspective mon avis sur le voyage, et m'a poussée à vouloir encore plus découvrir tout et tout absorber, malgré les possibles dérangements qui font partie intégrante de l'expérience du/de la jeune voyageur-euse.

## À Montréal, certain-e-s en ont marre du voyage

En prenant des nouvelles de certain-e-s ami-e-s durant mes

retrouver son confort. C'est vrai que les longs voyages peuvent engendrer un certain sentiment de mal du pays, mais à mon avis, c'est extrêmement privilégié de se plaindre qu'on s'ennuie de son lit quand on vit le voyage dont certain-e-s ont possiblement rêvé toute leur vie.

Aujourd'hui, ça fait un mois tout juste que je suis en Europe. C'est vrai que j'ai parfois hâte de retrouver mes ami-e-s, ma mère, mon chat ; mon confort quoi.

de bénéficier de prêts qui payent mes études, et j'en passe. Tous ces facteurs réunis ont créé un scénario qui m'a permis de pouvoir prendre ce temps et m'offrir ce voyage. En parlant avec certain-e-s de mes ami-e-s, on m'a dit à quel point j'étais chanceuse de pouvoir partir en vacances parce qu'eux-elles n'avaient pas de vacances, parce qu'eux-elles avaient un loyer à payer, ou encore parce qu'ils-elles ne pouvaient pas se permettre de partir aussi longtemps, car ils-elles devaient

## Naviguer au sein du Parlement européen

### La navigatrice Catherine Chabaud fait le bilan de son expérience en tant qu'eurodéputée.

VINCENT MARAVAL  
Rédacteur en chef

Les élections européennes de juin dernier ont été marquées par une montée sans précédent des extrêmes droites en Europe, et d'un net recul des partis écologistes. Ces élections marquent un pas décisif dans la politique européenne, mais elles signent aussi la fin de toute une législature au parlement.

En marge de ces événements, *Le Délit* a réalisé une entrevue avec Catherine Chabaud, une eurodéputée française qui s'est engagée pour défendre les causes environnementales à l'échelle européenne entre 2019 et 2024. Cet article a pour but de faire le bilan de l'expérience européenne de cette navigatrice engagée, pour qui la politique n'a pas été une carrière à part entière.

En effet, Catherine Chabaud est avant tout connue pour être la première navigatrice à avoir terminé un tour du monde en solitaire lors du Vendée Globe en 1996-1997. Parallèlement à la navigation, elle a aussi été journaliste spécialisée dans les questions environnementales, et s'est investie à plus petite échelle dans divers projets liés à la protection des océans et à la sensibilisation au réchauffement climatique.

**Le Délit (LD) :** Pourquoi pense-t-on à s'engager en politique quand on est navigatrice? Et pourquoi à l'échelle européenne?

**Catherine Chabaud (CC) :** J'ai eu envie de m'engager à cause des plastiques que j'avais vus en mer, pour la première fois en plein milieu de l'Atlantique en 1991. Je me disais : « La situation est grave et personne n'en parle. » J'ai refusé de m'engager dans la campagne électorale européenne en 2004, en 2009, en 2014, et j'ai fini par accepter en 2019. Pourquoi? Parce qu'en 2019, j'ai compris que, dans un sens, je faisais déjà de la politique depuis longtemps. Je considère que faire de la politique, c'est porter des idées, avoir une vision, essayer d'embarquer les gens, essayer de faire changer le monde pour que cette vision soit appliquée. Moi, la mienne, elle concerne beaucoup la préservation de la mer, de l'océan, et plus généralement, le développement durable. Il y a un moment, je me suis dit : « Il faut que je puisse agir sur le cadre législatif, sur les lois ». Et finalement, l'Europe était le bon échelon pour faire cela, parce que quand tu travailles sur

un cadre législatif, surtout au sujet de l'océan, tu ne travailles pas pour un pays, mais pour 27. Ce n'est pas avec un seul pays qu'on change la gouvernance de l'océan.

Par exemple, dans un texte sur les eaux urbaines résiduaires, je disais : « Attention, parce que ces eaux, si elles ne sont pas bien gérées, elles vont aller à la mer

quand je regarde dans le rétroviseur, on a fait des pas de géant depuis 20 ans. Pendant cinq ans, on aura vraiment, à mon avis, construit un cadre

entreprise. On a besoin de tous les échelons. Les politiques fabriquent un cadre législatif qui doit permettre d'accélérer ces choses, mais c'est tout.

JADE LÉ | LE DÉLIT



**LD :** L'Union Européenne est une administration très large. Au Parlement, tous types de sujets et thèmes sont étudiés. Concrètement, comment fonctionne le travail d'une députée européenne, et qu'est-ce qui vous a le plus plu dans ce travail?

**CC :** La commission européenne agit comme un gouvernement qui propose une ambition. D'abord, elle a fixé pour les cinq ans un cadre de travail, qui s'appelle le *Green Deal* (Pacte Vert, *tdlr*), donnant pour objectif la neutralité climatique en 2050 et avec un point de passage de réduction en 2030 à moins 55% de nos émissions de dioxyde de carbone. Et elle décline cet objectif en toute une série de paquets législatifs, un paquet de lois sur le climat, un paquet de lois sur la biodiversité, sur l'économie circulaire, etc. J'étais membre de trois commissions parlementaires [des groupes de travail dédiés à une thématique, et composés de plusieurs parlementaires qui analysent et préparent les textes de lois avant qu'ils ne soient débattus et votés en séances plénières, *ndlr*]. Je faisais partie de la Commission environnement, la Commission pêche, et la Commission développement. C'est dans ces commissions qu'on travaillait beaucoup. Je défendais mes idées sur la mer.

et polluer. » C'est à ce moment-là qu'on fait des amendements pour essayer de modifier les textes et de défendre nos idées. En marge du travail législatif, on rencontre ce qu'on appelle des parties prenantes, parce que tu as besoin, quand tu travailles sur un texte, de rencontrer les gens qui sont soit spécialisés, soit concernés par ce sur quoi tu t'apprêtes à voter. Tu as besoin de mieux comprendre les enjeux et connaître leur point de vue. Enfin, une fois qu'on est tous d'accord, on arrive à faire ce qu'on appelle des compromis. Et ça, c'est le plus intéressant, c'est la base de la négociation à l'échelle européenne.

[par exemple, avec l'adoption de textes clés comme le *Green Deal*, le plan *Fit for 55* (En forme pour 55), la réglementation sur les plastiques à usage unique, la stratégie européenne pour la biodiversité, *ndlr*]. Même si en fin de mandat, on a été freiné par de nombreuses forces politiques négatives, la transition est en marche et l'Union Européenne inscrit des choses de manière assez définitive.

**LD :** Pour vous qui vous êtes engagée à travers de nombreuses manières pour la protection des océans, pensez-vous que la politique soit suffisante pour changer les choses d'un point de vue environnemental?

### « Ce n'est pas avec un seul pays qu'on change la gouvernance de l'océan »

Catherine Chabaud, navigatrice et eurodéputée.

**LD :** Maintenant que votre mandat s'est achevé, quel bilan faites-vous du travail de l'Union Européenne pour l'environnement?

**CC :** Comme ça fait 20 ans que je suis engagée, il faut admettre une chose, c'est qu'à l'instant T, je ne suis jamais satisfaite. Je suis toujours impatiente parce qu'il y a une véritable urgence. Mais d'un autre côté,

**CC :** Je te dis non, puisqu'en fait, ce qui est important, ce sont toutes les formes d'engagement. Il n'y a qu'un seul océan, on est tous responsables à titre individuel et collectif de sa protection. Je peux m'imposer un cadre législatif personnel en changeant mes pratiques. Je peux agir à l'échelle individuelle, à l'échelle familiale, à l'échelle d'un territoire, à l'échelle d'une

**LD :** Ces derniers mois, le sujet de la protection de l'environnement a été considérablement mis en suspens au profit des enjeux sécuritaires ou encore de pouvoir d'achat en Europe. La crise agricole de janvier et février 2024 a notamment illustré la tension existante entre protection de l'environnement et préservation du pouvoir d'achat. Ces enjeux sont-ils nécessairement opposés? Comment fait-on pour travailler dans ces moments où l'attention semble être portée ailleurs?

**CC :** Selon moi, la vraie problématique de tous ces enjeux, c'est qu'ils sont traités en silos et pas de manière intégrée, alors que souvent, les réponses à un problème viennent des réponses qu'on va apporter à un autre problème. Certaines personnalités politiques vont par exemple dire : « Ça va bien l'environnement, il y a d'autres priorités. » Non, parce que les enjeux sont tous interdépendants. Le pouvoir d'achat influence la santé, comme l'environnement influence la santé et le pouvoir d'achat. Si tu prends l'exemple de la crise agricole, je suis persuadée qu'elle a été exploitée par des gens qui voulaient à ce moment-là freiner les avancées, notamment sur la Loi sur la Restauration de la Nature qui était censée être dramatique pour les agriculteurs, parce qu'on allait leur demander plus d'efforts. En réalité, les agriculteurs seraient les premiers bénéficiaires d'écosystèmes plus sains. Je crois fondamentalement qu'il y a une valeur, un intérêt économique à la transition écologique. Bien sûr qu'il faut faire attention, qu'il faut redonner du pouvoir d'achat, mais si tu veux traiter ces sujets, il ne faut pas les opposer entre eux. Il faut apprendre à les traiter de manière intégrée.

Dans une vidéo récapitulative de son mandat publiée début avril, Catherine Chabaud conclut : « Composer, cela suppose d'anticiper ». C'est le maître mot du navigateur. Or, aujourd'hui face à ces crises, nous nous comportons collectivement comme le marin qui verrait la tempête, et ne réduirait pas la voile. Nous sommes déjà dans la tempête, alors agissons. » ☉

# Trudeau : un manque d'action pour l'environnement?

Trois raisons qui freinent l'atteinte des objectifs nationaux.

LARA CEVASCO  
Contributrice

En 2015, la victoire du gouvernement de Justin Trudeau a été marquée par une série de promesses et de propositions progressistes, notamment une politique environnementale assez ambitieuse. Toutefois, au cours des dernières années, le comportement du gouvernement libéral en matière d'initiatives environnementales laisse transparaître un semblant d'hypocrisie quant aux préoccupations internationales croissantes concernant le changement climatique. Un an après la saison des feux de forêts la plus dévastatrice que le pays ait connu, la question climatique s'avère être au centre des préoccupations pour beaucoup de Canadiens. Si Justin Trudeau a fait preuve d'un certain engagement dans la lutte contre le changement climatique - entre autres par la ratification de l'Accord de Paris en 2015 et la mise en place d'une tarification du carbone - ces efforts semblent inefficaces alors que le Canada fait face à des obstacles structurels de taille pour accomplir une véritable transition écologique. Quelles sont donc ces contraintes qui freinent la politique environnementale de Trudeau?

## Les sables bitumineux d'Alberta

Depuis les années 1990, l'économie canadienne repose massivement sur les énergies fossiles. Plus particulièrement, elle investit dans les gisements de sables bitumineux albertains, qui constituent le troisième plus grand gisement pétrolier de la planète, et en est l'un des derniers. Ces sites d'extraction représentent environ 97% des réserves de pétrole brut du pays, dont la quasi-totalité sont situées en Alberta. Si beaucoup considèrent l'exploitation de ces ressources comme un désastre écologique, Justin Trudeau la justifiait en 2017 en prétextant « *qu'aucun pays ne trouverait 173 milliards de barils de pétrole dans le sol et les laisserait à leur place, (tdlr)* ». Leur extraction par les multinationales contribue ainsi à la fois aux émissions de gaz à effet de serre et à la dépendance économique du pays aux énergies fossiles. En effet, l'exploitation des sables bitumineux en Alberta pose un défi structurel à la province pour toute tentative de transition vers une économie plus verte. L'industrie du pétrole et du gaz représente 21% du PIB albertain, ce qui constitue un poids important dans l'économie de la province. Une réduction de la production de pétrole suite à la mise en place de restrictions environnementales par le gouvernement fédéral impliquerait des coûts de grande ampleur. Elle signifierait également un ralentisse-



ment de la croissance du PIB, ainsi qu'une baisse d'emplois dans ce secteur, qui dénombre aujourd'hui des centaines de milliers de travailleurs et travailleuses.

De plus, ce désastre écologique affecte directement les populations autochtones. L'utilisation des sables bitumineux a été historiquement attribuée aux populations autochtones qui s'en servaient pour l'étanchéité des canoës. Aujourd'hui, celles-ci sont les premières à subir les impacts dévastateurs de l'avidité des géants du pétrole. En plus d'être souvent expropriées de leurs terres ancestrales, les Premières Nations de l'Alberta ont récemment fait la cible d'un nouveau projet par les

en 2018 à la compagnie américaine Kinder Morgan par le gouvernement fédéral, le projet Trans Mountain valait alors 4,5 milliards de dollars canadiens. Cette transaction signifiait alors tripler la capacité de l'oléoduc existant pour acheminer le pétrole brut de l'Alberta jusqu'à la côte de la Colombie-Britannique. La construction de l'extension de l'oléoduc Trans Mountain s'est achevée le premier mai dernier, permettant désormais le transport quotidien de près de 900 000 barils de pétrole brut.

Ce projet, dont le coût s'élève aujourd'hui à plus de 34 milliards de dollars canadiens, suscite de nombreuses critiques de la part

de sécuriser l'accès aux marchés internationaux. Or, malgré cette motivation économique, le projet Trans Mountain freine les objectifs de réduction des émissions de gaz à effet de serre énoncés lors de l'Accord de Paris, révélant les véritables priorités du gouvernement quant à l'investissement de ses fonds. Le stratège en matière d'énergie chez Greenpeace, Keith Stewart, avait d'ailleurs déclaré : « Avec cet argent, le Canada aurait pu mettre en œuvre un programme d'énergies vertes massif. »

## Discorde entre l'état fédéral et les provinces

Si le Canada a déjà été qualifié par certains de « bombe à carbone », sa difficulté à allier l'état fédéral et ses provinces pour établir un plan de transition écologique national renforce d'autant plus cette faiblesse aux yeux de la communauté internationale.

Le Canada étant un état fédéral, la discorde entre Ottawa et les provinces représente la plupart du temps un frein contre une quelconque avancée du gouvernement Trudeau vers une transition écologique. En effet, la Constitution canadienne n'octroie à Ottawa aucune compétence directe sur les principales activités émettrices de GES, telles que l'extraction des ressources naturelles, la production d'électricité, les transports, l'agriculture ou l'urbanisme. Le gouvernement fédéral est donc limité aux différentes volontés des gouvernements provinciaux et ne peut pas forcer unilatéralement les provinces à conclure un accord environnemental. Dans ce cadre, toute tentative de réforme

par le gouvernement fédéral est sujet aux tensions, en particulier lorsque les priorités des provinces divergent de celles du gouvernement fédéral. Ce fut le cas en 2019, avec l'introduction d'un plan de tarification du carbone par le gouvernement Trudeau, dans le but d'imposer aux commerçants une taxe sur les émissions de gaz à effet de serre. Ainsi, les provinces qui n'avaient pas encore établi de mesures sur la taxation du carbone, telles que l'Ontario, la Saskatchewan, le Manitoba et le Nouveau-Brunswick, ont désormais l'obligation d'instaurer une taxe de vingt dollars par tonne de combustible, qui augmentera chaque année. Si certaines provinces telles que le Québec et la Colombie-Britannique soutiennent cette mesure et furent elles-mêmes les premières à instaurer une taxe carbone sur leurs territoires, d'autres gouvernements provinciaux avaient alors exprimé leur désaccord, affirmant qu'elle constituait une ingérence et qu'elle nuirait à leurs économies locales. Malgré la décision de la Cour suprême en 2021, qui a confirmé la constitutionnalité de cette tarification, la résistance provinciale demeure forte et ralentit considérablement les avancées écologiques du gouvernement fédéral.

## Neutralité carbone d'ici 2050?

Le Commissariat canadien à l'environnement et au développement durable déclarait dans un rapport en novembre 2023 que « les émissions de gaz à effet de serre du Canada étaient plus élevées en 2021 qu'elles ne l'étaient en 1990 », et ce, malgré plus de dix plans d'efforts d'atténuation des changements climatiques depuis 1990. Le plan fédéral de réduction des émissions de GES établi en 2022 avait prévu une réduction de 40% en dessous des niveaux de 2005 d'ici 2030, ainsi que zéro émission net à partir de 2050. Ces objectifs apparaissent toutefois instables sous l'engagement peu convaincant du gouvernement Trudeau dans la course climatique.

Le Canada s'avère donc être un bien mauvais élève face à la pression internationale pour réduire la dépendance aux combustibles fossiles. Bien que le gouvernement Trudeau se soit engagé à atteindre la carboneutralité d'ici 2050, il continue de soutenir l'exploitation des sables bitumineux et le transport du pétrole pour des raisons purement économiques. Ce manque d'alignement affaiblit la crédibilité du Canada sur la scène internationale en tant que meneur dans la lutte contre le changement climatique. ☹

« Le gouvernement fédéral est donc limité aux différentes volontés des gouvernements provinciaux et ne peut pas forcer unilatéralement les provinces à conclure un accord »

firmes pétrolières. Ces dernières font recours à une nouvelle technologie dénommée CSS, visant à capter et à entreposer le carbone sous les terres habitées par ces populations pour limiter les rejets polluants.

## L'expansion des oléoducs du Trans Mountain

Parmi les décisions préjudiciables à l'environnement émises sous le gouvernement Trudeau, l'expansion des oléoducs du projet Trans Mountain occasionne elle aussi un impact écologique particulièrement néfaste. Racheté

des écologistes, des communautés autochtones, ainsi que de certains gouvernements provinciaux. En effet, l'impact écologique de cette construction est désastreux. Le chemin de l'oléoduc passe sur des terres autochtones, détruisant les cours d'eau et écosystèmes dont dépendent ces populations. De plus, les risques de fuites de l'oléoduc sont de plus en plus élevés et ces communautés craignent des marées noires le long des côtes. Le gouvernement Trudeau justifie l'extension des oléoducs comme un moyen de soutenir l'économie albertaine et

# Alerte tempête!

## Nos sociétés sont-elles prêtes à faire face aux ouragans?



ADÈLE DOAT  
Éditrice Environnement

**L**e film *Twisters*, dont la principale protagoniste est une tornade destructrice, est sorti au cinéma cet été. Il met en lumière le pouvoir colossal de la nature face à l'espèce humaine qui a souvent cru pouvoir la maîtriser. La représentation à l'écran de ce type de catastrophe naturelle ne pouvait pas résonner davantage avec l'actualité. Depuis le mois de mai, le continent Nord-américain a été frappé par de nombreuses tempêtes aux conséquences dévastatrices pour les villes et leurs populations. Avec le réchauffement climatique, les phénomènes météorologiques extrêmes vont se multiplier. Aussi est-il bon de s'interroger sur la capacité de nos sociétés à s'y adapter.

*Le Délit* s'est entretenu avec le professeur John Richard Gyakum du Département de sciences atmosphériques et océaniques de McGill, qui donne le cours ATOC 185 *Natural Disasters* (Désastres Naturels) ce semestre d'automne. Il est spécialisé dans la prévision des phénomènes météorologiques extrêmes dans le contexte de la variabilité climatique.

### Un été marqué par les ouragans

Le vendredi 9 août, la région de Montréal a été touchée par les vestiges de l'ouragan Debby de catégorie une, originaire de

On ne pouvait même plus voir par terre tellement il y avait d'eau. » Comme de nombreux autres habitants de la région, Layla a perdu l'électricité chez elle. Toutefois, les conséquences de

de se remettre de la précédente tempête tropicale. Née dans les Antilles, la tempête Beryl s'est rapidement intensifiée pour devenir un ouragan de catégorie cinq (catégorie maximale sur l'échelle

sa maison est menacée par une tempête tropicale de ce genre. Il se souvient d'un ouragan en 2017, qui l'avait forcé à se réfugier dans la ville d'Austin, capitale du Texas, au risque que sa



l'ouragan ne se sont pas arrêtés là. L'eau s'est engouffrée dans de nombreuses habitations et des autoroutes ont dû être fermées. Par ailleurs, certains événements et festivals ont été annulés ou déplacés tels que le spectacle de DJ SHUB et Native Mafia Family qui devait avoir lieu sur la place des Festivals et qui a dû se tenir au MTELUS. Cependant, les conséquences de l'ouragan à

de Saffir-Simpson ; une mesure évaluant les dégâts causés par un ouragan en fonction de la vitesse du vent), avant de s'affaiblir en touchant les côtes du Texas. Martin, étudiant à McGill qui habite à Houston le reste de l'année, a subi les deux tempêtes de plein fouet. Il nous rapporte avoir été prévenu seulement vingt minutes avant le passage de la tornade. « La tornade, c'est hyper soudain. Ma mère a essayé de rentrer les voitures mais il y a eu une coupure de courant. Il n'y a pas le temps de se préparer comme pour un ouragan. D'un coup, le ciel est devenu noir comme la nuit », nous décrit-il, avant de poursuivre : « Pendant la tornade, tout le monde se cache dans une pièce fermée, au milieu de la maison, au rez-de-chaussée pour ne pas s'envoler. » Bien qu'elle ait été courte, les dommages qu'elle a engendrés ne sont pas négligeables. Martin a pu constater les dégâts après son passage : « il y a pleins de barrières et des portes de garage qui ont été cassées, des arbres qui sont tombés... » Martin regrette que le terrain de soccer ait été rendu inutilisable pour le reste de l'été. L'ouragan Beryl en comparaison s'est montré bien plus clément. « J'ai eu de la chance, je n'ai pas perdu le courant », dit-il. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que

maison se retrouve inondée. Il raconte : « Il a plu énormément pendant trois à quatre jours sans interruption. L'eau m'arrivait au

**« Pendant la tornade, tout le monde se cache dans une pièce fermée, au milieu de la maison, au rez-de-chaussée pour ne pas s'envoler »**

bassin dans la rue. Pendant deux semaines, il y avait des endroits inondés. On a dû aller chercher des affaires en canoë. Je n'ai pas eu école pendant une semaine ou deux. » Cette année, lors du passage de l'ouragan Beryl, il n'a plu que quatre heures à Houston. Martin souligne que les effets de l'ouragan ont bien été ressentis malgré tout. En effet, les infrastructures n'ont pas eu le temps de se remettre de la tornade précédente, et ont continué à se dégrader davantage.

Au vu de cette actualité inquiétante, des questions se posent : Peut-on prévoir ce genre d'aléa naturel afin de s'y préparer et en atténuer les conséquences? Nos sociétés sont-elles prêtes à réagir et à se prémunir contre des événements météorologiques de plus en plus destructeurs dans le contexte du changement cli-



matique? John Richard Gyakum a répondu à nos questions.

### L'incertitude météorologique

Avant de se pencher sur leurs conséquences, il est intéressant de comprendre les mécanismes et les propriétés scientifiques de ces catastrophes naturelles. Si, dans le film *Twisters*, la météorologue Kate est à la poursuite de tornades pour en découvrir leurs origines et percer leurs mystères, il ne faut pas les confondre avec les ouragans. Tous deux sont des risques météorologiques qui se manifestent sous la forme d'une tempête chargée de fortes pluies et vents tourbillonnants. « Une tornade est une tempête en rotation rapide, mais à très petite échelle. En d'autres termes, la zone de rotation peut avoir un rayon allant de quelques dizaines de mètres à une centaine de mètres. (tdlr) », explique le Professeur Gyakum. À la différence d'une tornade, l'ouragan a beaucoup plus d'ampleur : « Cela varie beaucoup, mais la zone de rotation d'un ouragan peut s'étendre sur plusieurs centaines de kilomètres de rayon. » Les termes « ouragan », « cyclone » ou « typhon » sont

à peu près équivalents. Ils sont utilisés pour décrire le même phénomène dans différentes régions du globe. Les typhons se forment dans la partie occidentale de l'océan Pacifique, les cyclones émergent dans la zone comprenant l'océan Indien et l'Australie, tandis qu'on parle d'ouragans dans l'océan Atlantique ou au nord-est de l'océan Pacifique. Néanmoins, il précise que le terme de cyclone peut également désigner des « circulations hivernales qui sont beaucoup plus importantes que les ouragans ». Ces multiples sens expliquent pourquoi la terminologie peut prêter à confusion. Une autre différence marquée est qu'une tornade et un ouragan n'ont pas la même durée de vie. Alors que celle de la tornade se compte en minutes, un ouragan peut causer des dégâts sur plusieurs jours.

**« Je pouvais à peine traverser la rue parce que tout était inondé. On ne pouvait même plus voir par terre tellement il y avait d'eau »**

Floride. Un véritable déluge a ainsi ébranlé la ville, puisque c'est 154 mm de pluie qui est tombée en une seule journée, soit l'équivalent de plus d'un mois de pluie. Il s'agit d'un nouveau record qui s'ajoute aux records de chaleur de cet été. « C'est la première fois que ça m'arrive. Je n'ai jamais pensé que ça pouvait arriver ici », témoigne Layla, étudiante à McGill et résidente de Laval, qui nous a raconté avoir renoncé à conduire au vu de l'état des routes ce soir-là : « Je pouvais à peine traverser la rue parce que tout était inondé.

Montréal sont à relativiser face à celles subies aux États-Unis, où plusieurs morts ont été recensés.

L'ouragan Debby n'est pas le premier événement météorologique à s'abattre sur les États-Unis cet été. Déjà en mai, une tornade avait balayé la ville de Houston au Texas, plongeant près d'un million de foyers dans l'obscurité et la chaleur suffocante après avoir été privés d'électricité pendant plusieurs jours. C'est cette même ville qui, début juillet, a vu passer l'ouragan Beryl, après avoir eu tout juste le temps

« Notre connaissance des ouragans et des tornades s'est améliorée au fil des ans, et notre capacité à comprendre ces systèmes peut se traduire par notre aptitude à prévoir ces événements », observe Professeur Gyakum. Il continue : « La tornade est souvent le phénomène le plus difficile à prévoir. En règle générale, nous ne sommes pas en mesure de prédire si une tornade va se produire à un endroit précis et à un moment précis. Nous ne pouvons que formuler nos prévisions en termes de probabilité. » Toutefois, plus l'échelle est grande, plus il est facile de prévoir ces phénomènes météorologiques : « La prévision des trajectoires des ouragans est très bonne. Mais notre capacité à prévoir l'intensité des ouragans doit encore être améliorée. »

La saison des tornades se concentre sur la période du printemps et du début de l'été. Celle des ouragans dans l'hémisphère Nord commence le premier juin et se termine fin novembre chaque année. Le professeur note cependant : « Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'ouragans à d'autres moments de l'année. En 2005, lorsque nous avons eu un très grand nombre d'ouragans, on a observé que des ouragans se produisaient même en janvier. » Les cyclones, encore plus néfastes que les ouragans, peuvent avoir lieu n'importe quand dans l'année mais sont plus fréquents en hiver.

#### Et avec le réchauffement climatique?

« Les conditions météorologiques extrêmes que nous avons connues pourraient être représentatives d'un changement à plus long terme de notre climat », remarque le Professeur en référence aux ouragans de cet été. D'après lui, le consensus scientifique actuel s'accorde à dire que, si le nombre d'ouragans ne risque pas d'augmenter, il faut s'attendre à voir de plus en plus de phénomènes météorologiques

qui se forment par l'évaporation de l'eau à leur surface. Plus les eaux océaniques sont chaudes, plus il y a d'énergie générée pour alimenter les vents forts des ouragans.

Professeur Gyakum analyse les effets des ouragans américains sur le Québec : « Les ouragans perdent souvent de leur intensité parce qu'ils se déplacent sur la terre ferme, comme cela a été

qui en résultent qui provoquent le plus de dégâts. Ces inondations sont l'une des principales causes de mortalité humaine dans les ouragans. « Avec le changement climatique et le réchauffement de la planète, le niveau de la mer a considérablement augmenté. Lorsque le vent souffle fortement de l'océan vers la terre, il entraîne avec lui une grande partie des eaux de l'océan et provoque de nombreuses

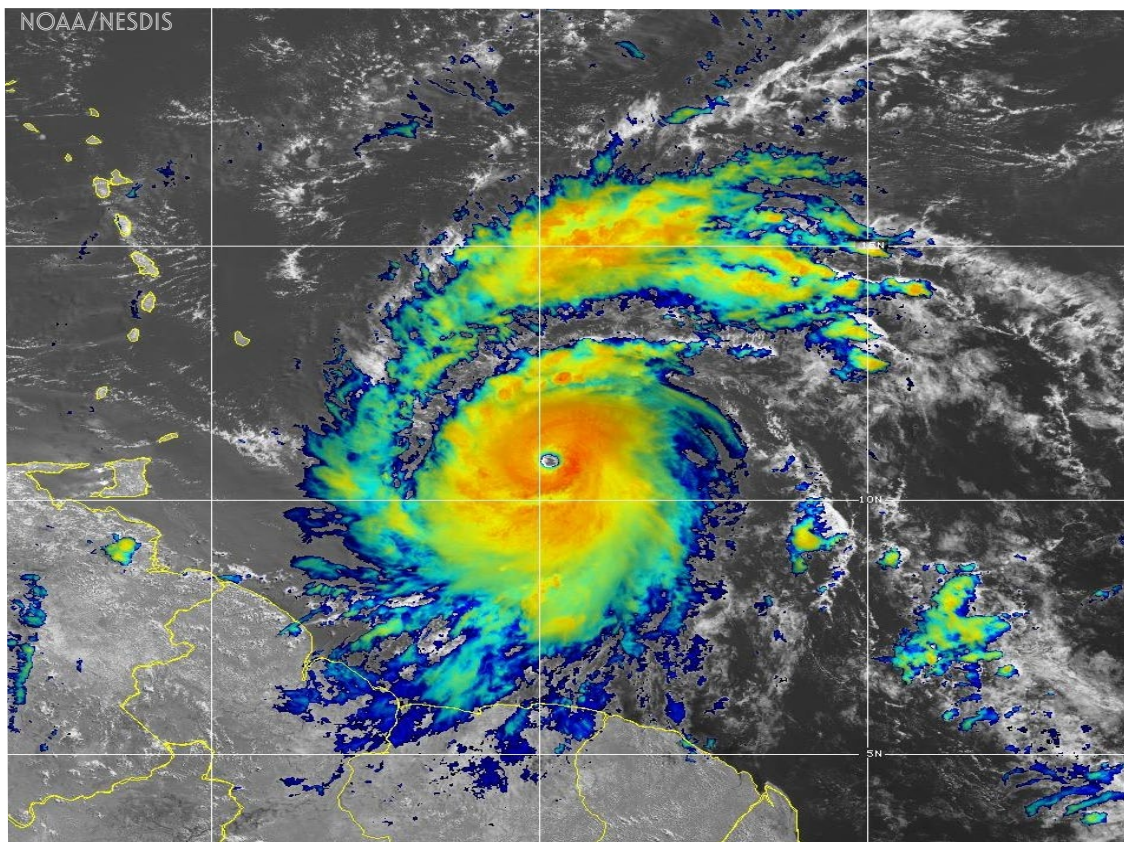
dizaines de milliards de dollars pour chaque ville ». Il poursuit : « À titre d'exemple, plusieurs grandes villes situées le long des zones côtières d'Amérique du Nord ont travaillé à la construction de barrières contre les inondations. C'est le cas de la région de Houston, au Texas, mais également de la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, qui a subi l'ouragan Katrina en 2005. »

auxquels il doit répondre. » Par conséquent, l'urgence nous contraint souvent à prioriser les mesures d'adaptation, au détriment de celles d'atténuation.

#### Agir pour l'avenir

Les précipitations torrentielles qui se sont abattues ce mois d'août ont mis à l'épreuve les canalisations et le système d'égoûts de la ville de Montréal. Ce dernier n'a pu contenir l'eau qui a débordé, causant d'importantes inondations jusque dans les sous-sols des habitations. Il est clair que la ville a encore beaucoup à faire en matière d'adaptation. La municipalité prévoit un plan de « résilience de [son] territoire et de [son] cadre bâti » et cherche à développer des stratégies sur le long terme. Elle souhaite créer de nouveaux parcs éponges vers lesquels diriger le ruissellement de l'eau lors des fortes pluies, ce qui contribuera également à réduire les îlots de chaleur urbains. De cette manière, la ville cherche à allier efforts de mitigation et d'adaptation.

Ces événements météorologiques extrêmes nous rappellent l'insignifiance de notre espèce à côté de l'omnipotente dame nature. Dans les moments de détresse, les questions économiques de pouvoir d'achat deviennent obsolètes, quand l'enjeu principal est de survivre. On comprend alors l'importance de réfléchir aux risques sur le long terme, plutôt que de ne se



le cas pour l'ouragan Debby. » Il ajoute : « Même si ces vieux ouragans diminuent ou perdent de leur intensité, ils transportent toujours une grande quantité de vapeur d'eau, l'humidité des tropiques. Lorsque ces systèmes météorologiques atteignent des régions situées à des latitudes plus élevées, comme le Québec et la vallée du Saint-Laurent, il peut en résulter d'énormes quantités de précipitations. Même si les vents eux-mêmes sont plus faibles, la plupart des dommages sont causés par les inondations associées aux précipitations. » Il se peut même

inondations. » C'est ce que l'on appelle une onde de tempête. En

Or ce coût important comprend seulement les efforts

**« En plus de procurer des moments d'humanité qui permettent de rassembler les communautés touchées, ces catastrophes naturelles sont des leçons d'humilité qui doivent aider à éveiller les consciences et se décider ensemble à agir face à l'urgence du réchauffement climatique »**

**« Les conditions météorologiques extrêmes que nous avons connues pourraient être représentatives d'un changement à plus long terme de notre climat »**

plus intenses avec de fortes vitesses de vent, d'autant plus dangereux : « Le nombre d'ouragans extrêmes, très puissants, de catégories quatre et cinq, est susceptible d'augmenter avec le réchauffement climatique. » Cela s'explique par l'augmentation de la température des océans. Ces derniers régulent la météo de la planète et fournissent le carburant aux tempêtes

que des ouragans traversent l'océan pour atteindre l'Europe et y provoquer là-bas aussi de fortes pluies et inondations.

#### Atténuation et adaptation

Alors que l'on pourrait croire que les conséquences les plus graves des ouragans sont causées par les vents violents, ce sont finalement les inondations

autre, « l'autre sujet d'inquiétude ne concerne pas seulement les vents qui pourraient s'intensifier dans les ouragans extrêmement puissants, mais aussi les précipitations. Les pluies les plus extrêmes vont devenir plus intenses avec le temps à cause du réchauffement climatique. Simplement en raison de la façon dont l'atmosphère fonctionne, il y aura des périodes plus extrêmes ou plus intenses de fortes pluies », remarque Professeur Gyakum.

Face à ces risques, il est donc urgent de s'adapter afin d'amortir leurs effets sur nos sociétés et les vies humaines. Ce n'est pourtant pas une tâche facile. En effet, John Richard Gyakum reconnaît que « l'aspect de l'adaptation est un véritable défi et, en fin de compte, est très, très coûteux, pouvant atteindre des

d'adaptation, et ne prend pas en compte ceux d'atténuation du réchauffement climatique qui seront nécessaires à réaliser pour prévenir les risques météorologiques. Le professeur appuie l'importance de ne négliger aucun des deux aspects. Il faut financer aussi bien des mesures d'adaptation, à savoir la modification de nos habitudes de vie pour faire face aux impacts du réchauffement climatique, que des mesures d'atténuation en réduisant nos émissions de dioxyde de carbone, afin de s'attaquer aux causes du problème. Le professeur relève toutefois : « L'atténuation, en termes d'efforts réels pour passer à d'autres sources d'énergie propres, reste très importante. Mais en attendant, nous devons survivre. Et chaque endroit a ses propres besoins d'adaptation

focaliser que sur ceux du court terme. Bien qu'ils détruisent des vies, les aléas génèrent aussi un sentiment d'entraide auprès de leurs victimes. Martin nous raconte qu'« après la tornade, tout le monde sort de sa maison et va voir les dégâts ». Pour lui, « c'est le moment un peu sympa des catastrophes. Tout le monde agit ensemble pour être sûr qu'il n'y ait pas de blessés. Ce sont les seuls moments où tout le monde s'unit ». En plus de procurer des moments d'humanité qui permettent de rassembler les communautés touchées, ces catastrophes naturelles sont des leçons d'humilité qui doivent aider à éveiller les consciences et se décider ensemble à agir face à l'urgence du réchauffement climatique. Car ce n'est qu'à l'échelle collective que nos actions ont un véritable impact. ☺

## Le mythe de la rentrée

Réflexion sur une période qui influence bien plus que nos calendriers.

HARANTXA JEAN

Éditrice Culture

Qui a dit que le Nouvel An commençait en janvier ? La rentrée scolaire, tout comme les célébrations du jour de l'an, est une période de résolutions, de festivités et de retrouvailles. Les étudiants regagnent les bancs de l'université en laissant derrière eux les échos de l'été : un « moi » voyageur, audacieux et épris de liberté, où l'ivresse des jours sans responsabilité règne en maître. Septembre, tout comme son aîné Janvier, nous force à repartir à zéro et à nous fixer des objectifs aussi ambitieux que naïfs qui, soyons honnêtes, échouent souvent dès la naissance de leur frère Octobre. Ce n'est pas entièrement de notre faute, nous suivons ce que nous consommons : l'esprit écolier, avec tout son attirail d'engagement et de fébrilité, est largement influencé par les représentations que nous avons de la rentrée dans les médias. Le *back-to-school* est devenu un véritable événement mythifié dans la culture populaire : un rite de passage idéalisé, souvent présenté comme une période de transformation personnelle, de « *glow-up* », et de socialisation intense. Cependant, cette image romancée n'est pas totalement fidèle à la réalité vécue par les étudiants, notamment ceux de McGill (oui, malgré la *Frosh Week*). Entre attentes démesurées et défis



EILEEN DAVIDSON

Donc, bien qu'elle soit moins « dramatique » en termes de changement social ou culturel, la rentrée est un rite comparable au mariage et aux fêtes d'anniversaires ; un moment décisif qui marque le début d'une nouvelle phase de vie. C'est un passage symbolisant une maturation intellectuelle et sociale, qui ajoute

être naturellement impatients de reprendre les cours, cependant, c'est précisément l'idée d'une rentrée exceptionnelle qui vient combler cette angoisse et ce vide émotionnel. Une illusion parfois trompeuse, véhiculée par les médias et la culture populaire, promet aux étudiants une version enjolivée de cette période.

d'un enseignement à domicile, elle utilise la rentrée pour se réinventer et naviguer dans les hiérarchies sociales de son lycée. Cette démarche de réinvention n'est pas unique à ce personnage fictif ; elle est également vécue par de nombreux étudiants. En effet, une étudiante qui quitte sa petite ville pour entrer dans une grande université pourrait se retrouver dans une situation similaire, où les codes sociaux sont différents de ceux qu'elle a toujours connus. Inspirée par le film, elle pourrait ajuster son comportement et son style pour s'intégrer aux groupes qui lui semblent les plus influents afin de se créer un réseau. De la même manière, un étudiant qui entame sa troisième année à l'université après un an marqué par l'isolement pourrait se retrouver dans la situation de Cher Horowitz dans *Les collégiennes de Beverley Hills (Clueless)*. Tout comme elle, il voit la rentrée comme la chance de prendre un nouveau départ : l'étudiant décidera de s'investir davantage dans sa vie sociale, cherchant à créer des liens avec des étudiants qui partagent ses intérêts, et à revoir ses priorités pour mieux équilibrer ses études et ses autres préoccupations. Ces scénarios, bien qu'ancrés dans des points de référence fictifs, révèlent un fil conducteur : la rentrée scolaire est vécue comme un chapitre où l'identité de soi est en jeu. Les étu-

dants, confrontés à ces changements, utilisent ce moment pour se redéfinir et ajuster leur place dans un nouvel environnement. Influencés par ces idoles cinématographiques, ils se tournent ensuite vers les réseaux sociaux pour adhérer à ce qu'ils perçoivent comme étant les critères de succès d'une rentrée réussie.

### L'ère des GRWM : une rentrée médiatisée

D'abord perçue comme un moment de discipline et d'acquisition de savoir, la rentrée se pare d'un nouvel éclat sur les plateformes de réseaux sociaux. La glamorisation de celle-ci, en particulier à travers les vlogs et les vidéos de type *Get Ready With Me (GRWM)* (Prépare toi avec moi) (*tdlr*), se manifeste par la transformation d'un moment ordinaire en un événement quasi-rituel, empreint d'une élaboration minutieuse. Sur les plateformes YouTube et TikTok, les créateurs de contenu exploitent la popularité de la rentrée en produisant des vidéos qui capitalisent sur le désir des spectateurs de voir et reproduire les péripéties passionnantes d'un étudiant universitaire. Les vidéos GRWM suivent le parcours de rentrée des étudiants ou influenceurs se préparant pour leur premier jour de classe, détaillant leur routine matinale, leur maquillage, leur tenue, et même les objets qu'ils emportent dans leur sac. Cependant, les internautes peuvent oublier que ces vidéos, bien qu'elles semblent innocentes, sont minutieusement conçues comme les films et la télévision : avec l'intention de projeter une image de perfection pour attirer les spectateurs.

Les tendances telles que les *hauls* de la rentrée et les vidéos *What's in my bag* (Qu'est-ce qu'il y a dans mon sac, *tdlr*) jouent également un rôle clé dans cette mythification. Les *hauls* consistent à montrer les vêtements et accessoires scolaires récemment achetés, souvent dans le cadre d'une « préparation » pour la rentrée. Ces vidéos contribuent à l'idée qu'une rentrée réussie nécessite un renouvellement matériel, presque comme un rite de purification pendant lequel l'ancien est remplacé par le nouveau. ☺

### « La rentrée est-elle vraiment ce rite de passage que l'on nous promet, ou n'est-elle qu'un mythe perpétué par une culture populaire en quête de perfection? »

quotidiens, il est temps de dévoiler les leurres qui font de la rentrée un événement à part.

#### Recontextualiser la rentrée

L'origine de la rentrée scolaire remonte aux traditions éducatives anciennes, où la rentrée était le moment à travers lequel la population estudiantine reprenait sa formation après un repos estival — jusqu'ici rien n'a changé. Anthropologiquement parlant, cet événement peut se faire analyser sous le concept d'un rite de passage, qui, selon Arnold Kurr, ethnologue se spécialisant sur les rites de passages, est un moment charnière marquant la transition « d'une situation à une autre ».

un pas supplémentaire vers l'indépendance adulte et la construction d'une carrière plus concrète. Mais ce qui fait d'elle une période particulière, c'est qu'elle est probablement l'un des seuls rites de passages où l'enthousiasme, même au sein d'un monde idéal, n'est pas forcément au rendez-vous.

#### Un chapitre où l'identité est en jeu

En laissant la chaleur réconfortante de l'été, les étudiants se retrouvent souvent plongés dans le spleen automnal né du retour à la routine ; la rentrée universitaire rappelle la pression académique et le rafraîchissement de l'air. Cela ne signifie pas qu'on ne peut pas

Ce contenu les aide à naviguer cette transition avec un sentiment d'espoir et d'anticipation ; un peu à la manière de « *I am just a girl/Je ne suis qu'une fille* ». Cette nouvelle expression humoristique adoptée par de nombreuses jeunes femmes, permet de dédramatiser les moments difficiles ou embarrassants de leur vie en minimisant leur maux. Tout comme cette expression incite chez son locuteur un besoin d'atténuer sa réalité et de chercher l'approbation des autres, les étudiants, face à la pression de l'intégration sociale, se tournent, consciemment ou pas, vers des modèles médiatiques pour façonner leur image. Prenons l'exemple de Cady Heron, l'héroïne de *Méchantes Ados (Mean Girls)*. En tant que nouvelle élève venant



Ce processus de préparation devient alors une performance où chaque détail compte, et où l'apparence extérieure est soigneusement calibrée pour répondre aux demandes d'un public en quête d'inspiration et de modèles à suivre. Ce contenu renforce l'idée que la possession des « bons » objets est essentielle pour réussir socialement et académiquement.

De même, évoquant l'idée qu'un individu, après avoir suivi un processus de transformation, « rayonne » de manière méconnaissable, les vidéos de *glow-up* avant la rentrée sont elles aussi devenues une tendance omniprésente sur les réseaux sociaux. Ce phénomène consiste en une série de vidéos où les créateurs documentent leur métamorphose physique en préparation pour la rentrée scolaire, en passant par des changements de coupe de cheveux, de régimes alimentaires ou encore de séances d'entraînement intensives.

Ce mythe de la rentrée impose une image de ce à quoi elle « devrait » ressembler, et décuple ainsi le spleen automnal en ajoutant une pression supplémentaire aux jeunes adultes qui se comparent défavorablement aux influenceurs ou aux étudiants qu'ils voient. Pour ces étudiants, la rentrée représente une série de dépenses inévitables : les frais de scolarité, les fournitures scolaires, la carte mensuelle de la STM pour les déplacements, et plus encore. Face à ces dépenses, ils perçoivent leur rentrée comme un investissement dans leur avenir plutôt que comme une opportunité de se soumettre aux codes de la société ; une pratique davantage capitaliste à laquelle seuls les plus privilégiés peuvent souscrire.

Avec leurs tendances glorifiant la rentrée comme un événement socialement et économiquement surchargé d'attentes, les réseaux sociaux deviennent une vitrine où les étudiants sont à la fois les spectateurs et les acteurs d'une mise en scène de leur propre vie, cherchant à atteindre un idéal inspiré par les contenus qu'ils consomment. Ce type de contenu encourage une forme d'objectification de soi, où les étudiants se

concentrent excessivement sur leur apparence extérieure au détriment de ce qui les a en réalité permis d'être acceptés dans l'établissement : leur intelligence.

#### Et les McGillois, dans tout ça?

Il serait regrettable pour les étudiants qui arrivent à McGill de découvrir que la réalité est loin de ce qui leur avait été promis : une vie étudiante idyllique, un campus dynamique et animé et des fêtes incessantes. En effet, lorsque l'on tape « McGill » dans la barre de recherche sur TikTok, ce sont des images d'un campus éclatant, digne des clichés Pinterest, accompagnées de bandes-son évoquant la série télévisée *Gossip Girl : L'Élite de New-York* qui nous sont présentées.

McGill est dépeint comme une fusion entre l'univers prestigieux de Harvard et un rêve américain sur sol canadien ; ainsi, il est impératif que la *Frosh Week*, également appelée Semaine d'Accueil, réponde à ces attentes. La *Frosh Week*, ancrée dans la culture universitaire de McGill, se déroule chaque année à la fin de l'été, juste avant le début des cours. Les événements sont organisés autour d'une thématique : cette année, avec le thème 007 qu'a adopté à la Faculté d'Art.

Plus qu'un simple événement d'intégration, cette semaine iconique fait allusion à des moments tout droit sortis du genre cinématographique *coming-of-age* (récit d'apprentissage), surtout pour les étudiants qui franchissent les portes de l'université pour la première fois. Durant cette semaine, ils participent à une série d'activités organisées par les différentes facultés tel que associations étudiantes et comités, incluant des visites du campus et des événements sociaux tels que des soirées en boîtes, excursions et *raves*.

Cette semaine jouit d'une réputation enviable pour sa capacité à tisser des liens sociaux, essentiels pour affronter les défis de la vie universitaire. On a tendance à penser que sans la *Frosh Week* ou un groupe d'amis préalable, le sentiment d'isolement ressenti par des étudiants venus de régions ou de pays éloignés

peut se renforcer — une solitude observable dans la série télévisée *Normal People : Des gens normaux* par exemple, où le personnage principal, Connell, en fait l'expérience. Mais quelles

### « [...] les étudiants se concentrent excessivement sur leur apparence extérieure au détriment de ce qui les a en réalité permis d'être acceptés dans l'établissement : leur intelligence »

sont les réelles impressions des nouveaux étudiants face à ce moment soi-disant « fondateur » ? Pour certains, comme Reggie, étudiante de deuxième année en sciences politiques, la *Frosh Week* est un atout pour créer des liens sociaux. Elle affirme qu'elle ressentait « un décalage une fois les cours commencés, car les étudiants qui étaient allés à *Frosh* s'étaient déjà fait des amis lors des événements [...] *Frosh* est un avantage et je crois que les gens devraient en profiter [malgré que je n'y sois pas allée] ».

Cependant, Reggie souligne le manque de diversité parmi les participants, ce qui peut rendre de nouveaux étudiants, notam-

semestre, et de rencontrer de nouvelles personnes. Toutefois, elle partage son propre sentiment de décalage lors des premières semaines de cours, soulignant aussi une perception

d'un manque de diversité sur le campus : « Dans mon premier semestre, je ne me sentais vraiment pas à ma place. Je trouvais que l'Université n'était pas aussi diversifiée que je le pensais », affirma-t-elle.

Ce sentiment de ne pas se sentir à sa place est commun chez plusieurs étudiants, et Kendra-Ann recommande de s'engager dans des clubs et événements pour surmonter ce défi : « Si j'ai une chose à recommander à tout le monde c'est de s'impliquer dans une chose, même si vous n'aimez pas ça. [En sortant de ma zone de confort], j'ai réussi à me trouver de très belles amitiés et à découvrir ce que j'aimais le plus faire

### « Il serait regrettable pour les [McGillois] de découvrir que la réalité est loin de ce qui leur avait été promis: [...] un rêve américain sur sol canadien »

ment ceux issus de minorités, moins à l'aise dans ce cadre : « Je sais que certains de mes amis ont mentionné le fait qu'il y avait un manque de diversité dans le corps étudiant qui participait à *Frosh* », confie-t-elle. « Ils ont senti qu'ils ne se sentaient pas à leur place. » Kendra-Ann, une étudiante de deuxième année en développement international, exprime un enthousiasme pour la rentrée universitaire elle-même, décrivant cette période comme une chance de recommencer à zéro à chaque

dans la vie. » Son expérience montre une lumière au bout du tunnel et éclaire une réalité nuancée de la rentrée universitaire, qui va bien au-delà des festivités d'accueil ou de l'expérience dont on entend parler sur internet.

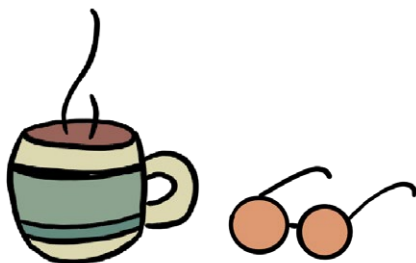
Pour Anneticia, une étudiante de première année en sciences politiques qui a participé à *Frosh*, l'expérience a été positive : « J'ai eu la chance de rencontrer des personnes issues de partout dans le monde, aussi bien d'ici que

d'Europe. Je trouve que [ma rentrée] a été une belle expérience. » Cependant, c'est l'ajustement académique qui s'est avéré difficile pour elle, venant directement de l'école secondaire : « Je dirais que l'introduction à McGill était très submergeante. Venir du système éducatif de la Colombie-Britannique m'a beaucoup effrayé, et ça a été très difficile. Je ne savais pas quels cours choisir et j'ai commis des erreurs à ce niveau. » Malgré des défis évidents, elle trouve tout de même son bonheur : « McGill a toujours été un rêve pour moi. Je trouve que c'est une belle opportunité pour moi de travailler sur mes compétences linguistiques » dit-elle, apprenant le français comme seconde langue.

Ces témoignages illustrent une panoplie d'expériences autour de la rentrée en général et de la *Frosh Week*, où les étudiants montréalais, comme l'indique Kendra-Ann, peuvent voir celle-ci comme une régression : « Si tu résides à Montréal, à mon avis, la *Frosh Week* est *overrated*. Après avoir terminé le cégep à 19 ans, tu as déjà vécu des expériences comme sortir au club, boire et participer à des moments excitants de ta jeunesse. Alors, c'est comme si on retournait en arrière ; ça devient enfantin. » Cette semaine est donc une occasion précieuse de s'intégrer dans la communauté universitaire, mais n'est pas une solution miracle aux obstacles que l'intégration sociale peut représenter pour certains.

Alors, la rentrée est-elle vraiment ce rite de passage que l'on nous promet, ou n'est-elle qu'un mythe perpétué par une culture populaire en quête de perfection ? Il semble qu'elle oscille entre deux pôles : un instant où se mêlent une richesse d'opportunités et de défis personnels, tout en étant empreint d'une idéalisation qui rend la réalité complexe à saisir. En fin de compte, la rentrée ne doit pas être perçue comme une simple formalité ou un conte de fées moderne ; elle représente une quête d'équilibre entre qui nous sommes et ce que nous souhaitons accomplir.

À vous, chers étudiants : bonne rentrée! ☺



# Nos Belles-Soeurs au grand écran

Une adaptation cinématographique haute en couleurs.

BÉATRICE POIRIER-POULIOT  
Éditrice Culture

La renom de la pièce *Les Belles Soeurs* de Michel Tremblay n'est plus à prouver. Depuis sa première représentation sur scène en 1968, elle a eu droit à huit reprises au théâtre en sol québécois et est désormais traduite en plus de 30 langues. Cette première adaptation au cinéma, dirigée par René-Richard Cyr, est ponctuée d'une trame sonore signée Daniel Bélanger. Les deux artistes se retrouvent ici au grand écran, après une première collaboration sur scène en 2010. L'adaptation musicale des *Belles-Soeurs* orchestrée par le duo avait d'ailleurs récom-

pensé René-Richard Cyr du Félix du metteur en scène de l'année.

## Une ambiance éclatée

C'est un second souffle qui semble animer la pièce : les chansons de Daniel Bélanger renouvellent les monologues dramatiques, les chorégraphies ajoutent une dimension éclatée qui s'harmonise à merveille au sein d'une ambiance où règne la démesure, et les couleurs chatoyantes des costumes et des décors offrent un véritable plaisir aux sens. Au cœur de ce superspectacle musical, l'expertise de

René-Richard Cyr au théâtre lui bénéficie considérablement.

Le récit demeure inchangé ; Germaine Lauzon, ménagère, est l'heureuse élue du concours Gold Star. Désormais propriétaire d'un million de timbres-primés, elle rassemble ses sœurs et ses voisines à son domicile, où elles s'appliquent toutes à coller cette quantité industrielle de timbres. Au cours de la soirée, la jalousie des femmes envers Germaine s'intensifie, et les secrets de chacune sont dévoilés.

## Des comédiennes à la hauteur de nos attentes

La distribution du film a d'ailleurs fort probablement un rôle à jouer dans l'engouement qu'il a suscité : déjà trois millions de dollars au box-office québécois. Ce sont des comédiennes chouchous du public québécois qui incarnent *Nos Belles-Soeurs*. Lors des séquences plus dramatiques, l'écran capte toutes les subtilités et l'expertise des actrices. Le jeu demeure néanmoins caricatural par moments ; si au théâtre, l'exagération est la bienvenue, au cinéma, elle contribue encore davantage à une adaptation pour le

moins extravagante. René-Richard Cyr peine ici à se dissocier du rôle de metteur en scène – qui, rappelons-le, demeure fondamentalement différent de celui de réalisateur.

Véronic Dicaire vole la vedette dans le rôle de Pierrette, la sœur cadette de Germaine. Les prouesses vocales de Dicaire surpassent largement celles de ses collègues, malgré leurs efforts, qu'on souligne tout de même. Seule Debbie Lynch-White parvient à l'accoter, tout en douceur et sensibilité. De même, si dans la pièce originale, le personnage de Pierrette est entouré d'une aura de mystère avant de faire irruption parmi les convives, elle nous est ici d'emblée introduite avec tous ses vices. Que ce soit pour faire briller encore davantage Véronic Dicaire, dont la présence à l'écran est sensationnelle, ou alors pour tenter de s'éloigner de l'unité de lieu qui caractérise le théâtre, cette décision nuit néanmoins au suspense relié à l'introduction du personnage.

Une déception de taille pour moi est probablement le personnage incarné par Valérie Blais : Lisette de Courval. Force d'admettre que dans cette adaptation, elle s'avère

un personnage superficiel, et sous-développé, qui tient davantage lieu de *comic relief* que d'une véritable critique de l'hypocrisie de la classe moyenne. Peut-être que la performance caricaturale, mais ô combien désopilante de Valérie Blais, fut l'énième victime du montage, dont les coupes saccadées nuisent d'ailleurs à plusieurs numéros musicaux.

## Un visionnement agréable

C'est lors de ces performances musicales que l'esthétique kitsch du film atteint son paroxysme ; un excès pleinement assumé, et réussi. Cette orgie de couleurs nuit toutefois cruellement à l'affiche promotionnelle du film, où la distribution stellaire du film détonne au sein de ce montage amateur, qui conviendrait davantage à une troupe de théâtre d'âge préscolaire.

*Nos Belles Soeurs* s'avère une adaptation cinématographique haute en couleurs et en extravagance, qui rassemble tous les attributs plaisants d'une comédie musicale : Michel Tremblay qui sape sa soupe, ça c'est du cinéma. ☺



## 1995 : Une saga qui se renouvelle

### La formule Trogi gagne en maturité.

Le plus récent volet de la saga autobiographique, intitulé *1995*, entame un nouveau chapitre de la vie de Ricardo Trogi. Le réalisateur nous plonge à nouveau dans ses souvenirs de jeunesse, où nous l'accompagnons au fil des mésaventures qui ont ponctué sa participation à l'émission *La course*. Retour sur un film à la fois émouvant et comique, qui se veut engagé, mais qui s'avère parfois maladroît dans son approche.

#### La course selon Trogi

Diffusée sur les ondes Radio-Canada entre 1988 et 1999, *La course destination monde*, plus communément surnommée *La course*, consistait en une forme de télé-réalité qui rassemblait quinze aspirants réalisateurs. Au fil d'une épopée autour du monde, les concurrents étaient tenus de filmer une série de courts-métrages qui étaient ensuite présentés hebdomadairement aux juges et au public.

Ici se dessine la première faille du long-métrage : la promesse d'une aventure autour du monde. Pour une vingtaine de destinations annoncées, seulement une poignée sont dépeintes à l'écran. En effet, le périple en Égypte du réalisateur en herbe occupe la grande majorité du film, une décision qui peut surprendre, surtout lorsqu'on considère la séquence interminable que constitue les

mésaventures du jeune Trogi aux douanes égyptiennes. Certes, cette scène où Ricardo tente de récupérer un colis qui contient une nouvelle caméra s'avère cocasse, mais elle s'éternise. Si le but de cette séquence était de reproduire par catharsis l'exaspération du protagoniste : mission accomplie.

#### Une odyssée intime

La narration en voix-off, élément récurrent de la saga Trogi, se poursuit dans *1995*. Bien qu'elle réitère le talent incontestable de conteur du réalisateur et qu'elle s'avère toujours aussi efficace pour exprimer les pensées intérieures de Ricardo, elle devient par moments trop appuyée, surtout lorsqu'elle offre un substitut aux dialogues. Par conséquent, les personnages secondaires écopent d'un traitement superficiel, qui les campe dans un rôle de figurant. Incarnée par Rose Adam, la sœur cadette de Ricardo, Nadia Trogi, est pratiquement reléguée aux oubliettes ; celui de Guillaume Gauthier, concurrent à *La course*, est purement anecdotique ; et Younis, rencontre impromptue de Ricardo lors de son vol vers l'Égypte, frôle parfois la caricature de l'homme oriental. Là réside peut-être le problème : les personnages qui entourent Ricardo ne sont pas des individus à part entière, mais bien des adjouvants dans sa quête, des outils exploités par le réalisateur pour

le développement de son protagoniste. Certes, il s'agit d'un film autobiographique dont Ricardo est évidemment le personnage central, mais cette plongée dans l'univers intérieur du cinéaste est cette fois-ci trop individualiste : c'est véritablement un *one-man show* qui frôle parfois le narcissisme.

Seul Benito, le père de Ricardo, échappe à cette superficialité qui s'empare des personnages. Sa performance repose sur des non-dits, sur ses rêves avortés de mélomane, qui souhaite protéger son fils de l'indifférence du milieu artistique, sans trop savoir comment s'y prendre. Un jeu sensible et subtil qui dissimule une véritable tendresse sous une apparence stoïque.

#### Une maturité qui invite à la réflexion

Contrairement à ses prédécesseurs, *1995* surprend par ses moments plus tendres et réflexifs. Comment concilier ses propres ambitions avec celles du milieu artistique ? C'est la question qui traverse l'ensemble de l'œuvre. Si cette dimension plus mature peut déplaire aux amateurs férus de l'humour de la saga, elle bénéficie nettement au rythme du film et à l'évolution des personnages. Cette transition ne s'effectue pas sans encombre : le film

oscille entre des moments de grande lucidité artistique et des passages où la recherche d'authenticité semble être mise à mal par un besoin de plaire ou de se racheter. Le retour sur le court-métrage de Trogi, réalisé en Égypte, qui porte sur le thème de l'excision, en est sans doute l'instance la plus flagrante. Suite aux réactions mitigées des critiques de *La course*, Trogi reconnaît la maladresse de son approche. Et pourtant, au moment même où il dénonce l'ethnocentrisme de son œuvre passée, il reproduit paradoxalement les mêmes erreurs ; la bande sonore stéréotypée qui résonne alors que se succèdent à l'écran des images de jeunes filles égyptiennes semble davantage exotisante qu'empathique. En

cela, Trogi reproduit, trente ans plus tard, ce qu'il reproche à son court-métrage initial.

Malgré ces faiblesses, il serait injuste de ne pas reconnaître les qualités artistiques du film : la cinématographie est sans doute la meilleure que Trogi ait réalisée jusqu'à présent, et la fin du film, bien que légèrement abrupte, clôt le périple de Ricardo sous l'emblème de la nostalgie. La superficialité de certains aspects ne parvient pas à masquer totalement la sincérité de l'effort, et *1995* s'impose ainsi comme une œuvre incontournable pour comprendre l'évolution artistique de Ricardo Trogi. ☺

BÉATRICE POIRIER-POULIOT  
Éditrice Culture



# Rentrée littéraire 2024

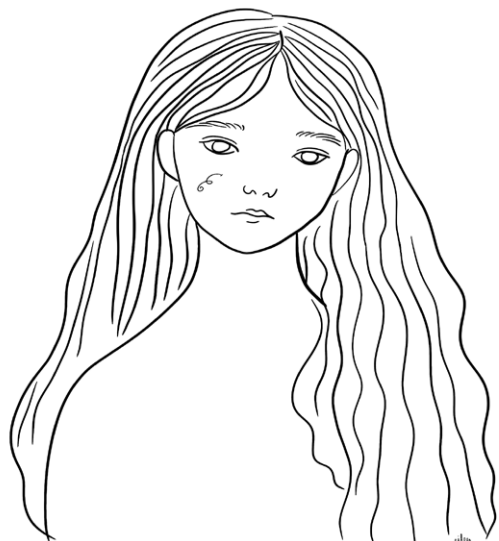
BÉATRICE POIRIER-POULIOT  
Éditrice Culture

Huit titres à découvrir.

**B**ien que la rentrée littéraire soit un phénomène typiquement français, elle a déjà depuis plusieurs années conquis le territoire québécois. Comme son expression l'indique, il s'agit d'une période où abondent les publications littéraires : du mois d'août, qui entame la saison du *back-to-school*, jusqu'à la mi-novembre, où sont annoncés les livres en lice pour les prix littéraires. Durant cette période, les librairies bourdonnent d'une effervescence commerciale, mais attrayante à souhait pour les amateurs de littérature. Sans plus attendre, voici le meilleur du mois d'août et les parutions les plus anticipées de l'automne.

## *Jacaranda*, Gaël Faye

Lauréat du prix Goncourt des lycéens en 2016, l'auteur franco-rwandais est de retour avec *Jacaranda*, un roman poignant, qui explore les répercussions du génocide rwandais au fil de quatre générations. Le narrateur, Milan, entame une quête à la recherche de ses racines et de l'histoire du Rwanda, son pays d'origine. Le récit, qui s'étend jusqu'en 2020, explore les répercussions du génocide des Tutsis et la modernisation du pays, tout en mettant en lumière le poids du silence familial et le traumatisme intergénérationnel. Gaël Faye parvient à tisser un récit complexe où les souvenirs, les douleurs, et les espoirs d'un pays se rencontrent. Ce livre est bien plus qu'un simple récit sur le génocide ; il est une réflexion sur les répercussions à long terme de la violence extrême sur les individus et les sociétés.

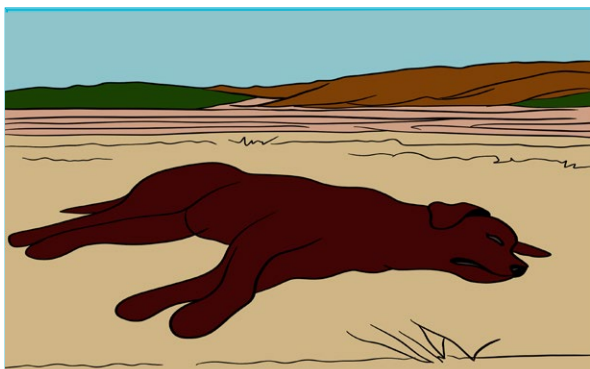
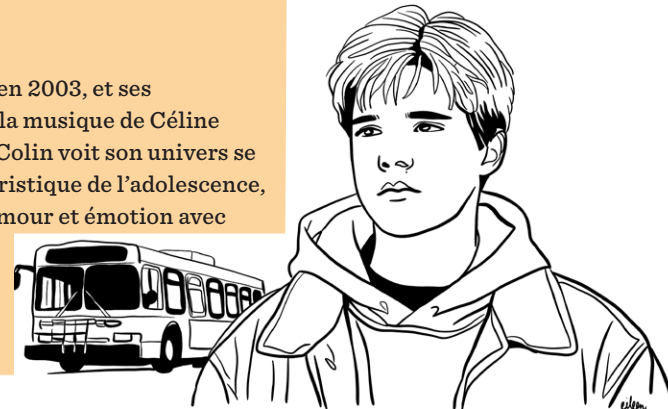


## *Prophétesse*, Baharan Baniahmadi

Dans un quartier pauvre de Téhéran, en Iran, la petite Sara, âgée de sept ans, assiste impuissante à l'enlèvement de sa sœur Setayesh par un homme du voisinage. Traumatisée par cet événement, Sara perd l'usage de la parole. Muette et hantée par le souvenir de sa sœur disparue, Sara commence à développer des symptômes étranges, comme une allergie à la présence des hommes et des crises de possession par l'esprit d'une vieille femme polonaise. Des années plus tard, exilée à Montréal, Sara se réinvente en prophétesse moderne, attirant à elle des adeptes grâce à un discours enflammé contre les injustices et les souffrances que subissent les femmes dans un monde oppressif. *Prophétesse* est le premier roman de l'autrice iranienne Baharan Baniahmadi, un récit puissant et dérangeant qui explore les conséquences des traumatismes sur l'âme humaine, écrit dans un style narratif qui mêle surréalisme et critique sociale pour plonger le lecteur dans l'esprit tourmenté de Sara.

## *Tout me revient maintenant*, Jean-Michel Fortier

Ce quatrième roman de Jean-Michel Fortier nous présente Colin Bourque, un adolescent de 16 ans vivant à Sainte-Foy en 2003, et ses préoccupations quotidiennes : son aversion pour l'école secondaire, son appréhension pour le cégep, et sa passion pour la musique de Céline Dion. Travaillant le dimanche dans une boutique où il passe son temps libre à discuter avec sa meilleure amie Eugénie, Colin voit son univers se transformer lorsqu'il rencontre Yann Moreau, un étudiant plus âgé. Fortier offre une vision poignante et souvent humoristique de l'adolescence, où chaque page révèle les dilemmes et les émotions d'un jeune en quête de vérité et de soi-même. Un roman qui allie humour et émotion avec une grande finesse. L'auteur réussit à capturer l'essence de l'adolescence avec une authenticité désarmante et un narrateur exceptionnellement attachant, dont la sensibilité et la sincérité transforment une histoire banale en une lecture captivante.



## *Rue Escalei*, Laure Nicolae

Récipiendaire du prix Robert-Cliche du premier roman, *Rue Escalei* nous immerge dans la capitale roumaine des années 1970, sous le régime totalitaire de Nicolae Ceaușescu, où un événement bouleverse la paix apparente du quartier Andronache : le camarade Popescu est retrouvé inconscient, victime d'une agression. Au fil de l'enquête qui se penche sur les circonstances de cette attaque, nous découvrons les habitants de la rue Escalei, chacun portant les marques des guerres passées et du régime autoritaire. La prose de Nicolae, simple mais évocatrice, rend hommage à une génération qui, malgré les traumatismes, a su préserver la beauté du quotidien et la chaleur des liens humains. C'est un portrait intimiste, empreint de nostalgie d'une Roumanie où les traditions, superstitions, et solidarités de voisinage coexistent avec les ombres du régime communiste.

## *Le harem du roi*, Djäïli Amadou Amal

Après *Les impatientes*, qui obtient le prix Goncourt des lycéens en 2020, et *Le Cœur de Sahel*, qui figure parmi les Choix Goncourt de l'été 2022, Djäïli Amadou Amal revient à la charge avec *Le harem du roi*. D'une écriture sobre, mais percutante, l'autrice camerounaise nous plonge dans un lamidat, une chefferie traditionnelle musulmane en Afrique. Le roman suit Seini, un ancien médecin devenu roi (ou lamido), après avoir été élu par sa communauté. À travers les yeux de son épouse, Boussoura, nous pouvons découvrir les réalités complexes de cette société où les traditions et la religion dictent chaque aspect de la vie. Le lamido, en tant que commandeur des croyants et garant des traditions, est entouré d'épouses, de concubines, et d'esclaves, chacun et chacune soumis à une hiérarchie implacable. Boussoura, éduquée et enseignante, incarne la modernité. Son mariage avec Seini, autrefois fondé sur l'amour et l'égalité, bascule lorsqu'il devient roi. Confrontée aux traditions du palais et à la vie des femmes du harem, elle découvre un monde où la liberté est étouffée par les coutumes séculaires. Les rivalités, les jalousies, et les luttes de pouvoir dans le harem révèlent un microcosme où chaque femme lutte pour survivre, espérant gagner la faveur du lamido. Une œuvre puissante qui jette une lumière crue sur les réalités de la condition féminine dans une société encore dominée par les traditions patriarcales.



### **La danse des flamants roses, Yara El-Ghadban**

*La danse des flamants roses* est une fable d'anticipation qui se déroule dans une vallée proche de la mer Morte, où une mystérieuse « maladie du sel » décime la population. Alors que la civilisation s'effondre, un groupe de survivants, appelés le « peuple du sel », réinvente une société harmonieuse au milieu des ruines, en symbiose avec la nature et des colonies de flamants roses. Alef, le narrateur, raconte cette utopie fragile vingt ans après les événements, où des humains et des animaux cohabitent dans un équilibre précaire. Un roman profondément actuel, qui mêle réalité et fantastique pour explorer des thèmes universels comme la survie, la résilience et la réconciliation. À travers une prose poétique, l'autrice palestino-canadienne Yara El Ghadban questionne les frontières entre l'homme et la nature, la guerre et la paix, l'utopie et la réalité. Une lecture captivante et nécessaire pour tous ceux qui cherchent une lumière d'espoir dans un monde en constante mutation.

### **Bulles de fantaisie, Sophie Bouchard (à paraître le 12 septembre)**

Autrice québécoise reconnue pour son style introspectif et incisif, Sophie Bouchard poursuit sur sa lancée d'exploration des parcelles plus sombres de la psyché humaine avec *Bulle de fantaisie*. Rythmé par la vie de trois couples contemporains et la découverte de leur intimité, le prochain roman de Sophie Bouchard promet une exploration poignante des complexités des relations amoureuses et humaines, où l'amour, la fragilité et les illusions sont abordés dans toute leur intensité. À travers ces histoires, le roman révèle le secret d'une femme qui, fuyant sa propre réalité, se crée des « bulles de fantaisie » pour échapper à une vie dont l'intensité la submerge.



ILLUSTRATIONS : EILEEN DAVIDSON

### **Les sentiers de neige, Kev Lambert (à paraître le 2 octobre)**

Après avoir conquis le lectorat québécois et français avec *Que notre joie demeure*, lauréat du prestigieux prix Médicis, Kev Lambert fait un retour anticipé le 2 octobre prochain avec son quatrième roman : *Les sentiers de neige*. L'histoire se déroule principalement dans une école primaire à Chicoutimi, où la nostalgie du passé se heurte à la réalité du présent. Zoey, dont les parents sont séparés, passe son premier Noël en garde partagée avec son père au Lac-Saint-Jean, tandis que sa mère souffre de cette séparation. Accompagnée de sa cousine Émie-Anne, l'héroïne s'aventure dans une forêt hivernale remplie de créatures imaginaires. *Les sentiers de neige* de Kev Lambert s'annonce comme une exploration fascinante de l'enfance et des dynamiques familiales, marquées par la séparation et les fêtes de fin d'année. ☹



## **AGA & Appel de candidatures**

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **Assemblée générale annuelle** :

**Le mercredi 2 octobre à 18h**

**Centre universitaire de McGill  
3480 Rue McTavish, Salle 107**

L'assemblée générale élira le conseil d'administration du SPD pour l'année 2024-2025.

Les membres du conseil de la SPD se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de l'administration du McGill Daily et du Délit, et ont l'occasion de se prononcer sur des décisions liées aux activités de la SPD.

Le rapport financier annuel et le rapport de l'experte-comptable sont disponibles au bureau de la SPD et tout membre peut, sur demande, obtenir une copie sans frais.

Questions? [chair@dailypublications.org](mailto:chair@dailypublications.org)

## **NOUS RECRUTONS!**

**2 ILLUSTRATEURS-RICE-S**

Artiste en herbe, cette offre est faite pour toi! Aide-nous à peaufiner l'esthétique du Délit grâce à tes talents artistiques en dessin. Ton rôle consistera à illustrer les articles du journal, ainsi qu'à réaliser nos couvertures.

**Les postes sont rémunérés.**

**Si tu es intéressé-e, envoie un courriel à [rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com) avant le 10 septembre!**